

Aicardiana

2^e série — n° 44 — 30 décembre 2024

Du
Cantique des Cantiques
à
L'Éternel Cantique

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 44

Du Cantique des Cantiques à L'Éternel Cantique

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>I. Introduction.</i> Dominique AMANN	7
<i>II. La contribution d'Ernest Renan.</i> Dominique AMANN	19
<i>III. Le poème de Jean Aicard.</i> Dominique AMANN	57
<i>L'Éternel Cantique.</i> Jean AICARD	69
<i>Bibliographie.</i>	105
Notes et Documents	107
Ernest Renan	109
Le Cercle Saint-Simon	116
Paul et Jules Cambon	118
Victor Cambon	124

ÉDITORIAL

Le Cantique des cantiques a donné lieu à une littérature considérable car cet opuscule biblique, appartenant à l'Ancien Testament, ne présente guère, du moins en première lecture, les caractéristiques habituelles d'un ouvrage sacré : il s'agit en effet d'un poème d'amour aux évocations parfois fort suggestives !

En France, l'hébraïste Ernest Renan, auteur par ailleurs d'une très célèbre *Vie de Jésus*, en a proposé une lecture renouvelée sous la forme d'un petit drame.

De son côté, Jean Aicard y a vu une ode à deux voix célébrant l'amour véritable et quintessencié.

Jean Aicard et Ernest Renan se connaissant très bien, il m'a paru intéressant de rapprocher du texte biblique leurs contributions personnelles : celle, très critique, d'un traducteur et exégète indépendant à côté de la paraphrase très libre d'un poète de l'Amour.

Dans les *Notes et Documents*, aux pages 107-127, je publie quelques notices biographiques sur les principaux personnages cités dans cette étude en insistant sur leurs relations interpersonnelles dans les premières décennies de la III^e République.

Si tous ces acteurs ont aujourd'hui quitté la scène, le Cantique des cantiques a poursuivi une inépuisable carrière dans la littérature, les beaux-arts, au théâtre et au cinéma, dans la musique

et la chanson, inspirant toujours les artistes et les créateurs et célébrant de la plus belle façon l'amour fidèle et éternel.

Je souhaite à tous les lecteurs d'*Aicardiana* dont la communauté s'accroît chaque année, UNE BONNE ANNÉE 2025 : certes, la conjoncture tant nationale qu'internationale n'invite pas à l'optimisme, mais en ces temps troublés il est bon d'écouter notre poète qui, inspiré par un indéfectible Idéalisme philosophique, a montré dans toute son œuvre que les bons sentiments du cœur et les manifestations les plus élevées de l'Esprit l'emportent toujours sur les forces du mal et de la destruction.

Dominique AMANN

I — INTRODUCTION

Deux recueils poétiques de Jean Aicard parurent en 1885 : *Le Dieu dans l'homme* chez Paul Ollendorff au début de l'année puis *L'Éternel cantique* chez Guillaume Fischbacher à la mi-juillet.

Après *Les Rébellions et les Apaisements*¹ (septembre 1871), *Le Dieu dans l'homme* est un nouvel essai de poésie philosophique dans lequel l'auteur recherche les « éléments divins » qui apparaissent en chaque individu à l'occasion de ses conduites les plus nobles.

Quant à *L'Éternel cantique*, il s'agit d'une paraphrase très libre du Cantique des cantiques de la Bible : le poète transforme le chant biblique d'amour en cantique de l'Amour.

Le livre biblique

Le Cantique des cantiques — ᾠσμα Ἀσμάτων dans la Septante, *Canticum Canticorum* dans la Vulgate² — appartient à l'Ancien Testament. Il est dénommé par une locution superlative qui atteste sa haute perfection et dont il existe d'autres exemples

¹ Voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 22, 15 septembre 2017 ; nouvelle édition avec introduction et notes par Dominique Amann.

² La Septante est l'ensemble des plus anciennes traductions de l'intégralité de la Bible hébraïque en grec de la *koinè* aux III^e et II^e siècles avant notre ère. La Vulgate (*vulgata editio* « édition populaire ») est la traduction latine. ᾠσμα signifie « chant, chanson » et, en latin, *canticum* « chant, chanson » dérive du verbe *canere* « chanter », fréquentatif *cantare*.

dans la Bible : le « Saint des Saints », la salle la plus sacrée du Temple ; le « Roi des Rois », le souverain le plus auguste ; la « Vanité des Vanités », le néant le plus authentique. Il est ainsi « LE » Cantique par excellence.

Le texte était très probablement chanté, ou au moins cantilé, mais les mélodies et les usages de leur interprétation n'ont pas été conservés.

À la première lecture, le Cantique se présente comme un poème d'amour conjugal, un dialogue entre deux fiancés avec quelques interventions d'un chœur : deux amants séparés se recherchent avidement et proclament leur amour mais ils doivent triompher de quelques épreuves avant de se posséder définitivement.

Le plan de l'ouvrage échappe à une analyse logique et donne le sentiment de diverses corruptions ou interpolations survenues au cours des siècles. Pour autant : « L'absence, au moins apparente, de lien logique entre les poèmes, la diversité des *lieux* où se déroulent les événements et des *situations* prêtées aux personnages, les répétitions de thèmes, d'images et de mots ne parviennent pas à briser l'unité qui naît de l'évolution de l'intrigue, de la similitude d'inspiration et de facture des divers chants. La couleur éclatante et l'opulence de l'imagerie, répandues à travers l'œuvre entière, achèvent de convaincre que l'écrit ne doit pas être dépourvu d'une fondamentale homogénéité.³ »

L'étude approfondie du Cantique est liée à l'interprétation que l'on en donne : or, il n'y a pas de livre de l'Ancien Testament dont on ait proposé autant de lectures divergentes.

Tout livre sacré, considéré comme « inspiré » et apportant donc une Révélation, comporte d'abord un sens littéral, propre

³ *Introduction à la Bible*, volume I, page 657.

ou figuré, découlant des mots qu'il utilise et des règles de leur combinaison dans un temps et une civilisation donnés. À ce sens littéral se superpose un sens « typique » : une Révélation divine donne à des personnages, des situations, des événements de la vie matérielle des valeurs d'un ordre supérieur et peuvent parfois préfigurer des réalités à venir.

Pour ce qui est de son sens littéral, ce livre a été perçu comme l'un des plus profanes de la Bible car il ne cite pas une seule fois le nom de Dieu : ce n'est qu'un recueil de chants célébrant l'amour conjugal, à l'image des chants nuptiaux interprétés en Orient dans les très festives « semaines de noces ». D'aucuns ont même jugé inconvenante son insertion dans l'Ancien Testament car il célèbre la beauté des corps et leur union charnelle avec des expressions très réalistes, sensuelles voire érotiques.

Un certain Théodore, né à Antioche *ca* 352-355 et mort en 428, dit « Théodore de Mopsueste » pour avoir été évêque de cette cité de Cilicie de 392 jusqu'à sa mort, ne voyait dans le Cantique qu'une relation du mariage du roi Salomon avec une princesse égyptienne. Le moine franciscain François Panigaro-la (1548-1594), se limitant au sens le plus immédiat, l'interprétait comme un drame idyllique entre un berger et une bergère. Ernest Renan adopta également cette exégèse.

À l'opposé, pour Bossuet⁴ et Augustin Calmet⁵, le Cantique ne relate les amours de Salomon et d'une de ses épouses, Abisag

⁴ BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Libri Salomonis, Proverbia, Ecclesiastes, Canticum canticorum, Sapientia, Ecclesiasticus*, Paris, Jean Anisson éditeur, 1693, in-8°, XXV-659 pages ; avec des notes de Bossuet.

⁵ CALMET (Augustin), *Dictionarium historicum, criticum, chronologicum, geographicum et literale Sacrae Scripturae, cum figuris antiquitates Judaicas repraesentantibus authore, è gallico in latinum translatus, & nonnihil expurgatum*, Venise, Sebastien Coleti, 1726, in-folio, deux volumes.

la Sulamite, que pour personnifier l'union mystique de Yahvé avec son peuple élu (lecture juive) ou de Jésus avec l'Église de ses fidèles (lecture chrétienne). Et les mystiques en font une peinture de l'amour divin ou de l'union qui s'opère, par l'extase, entre Dieu et l'âme humaine.

Le Cantique des cantiques ayant donné lieu à une littérature considérable, toutes les opinions furent émises pour colorer un événement naturel, le mariage de deux amants, avec plus ou moins de significations allégoriques. Certains ont par exemple assimilé l'épouse à la Vierge Marie.

De nos jours, une interprétation féministe établit que le Cantique des cantiques subvertit les normes patriarcales de l'ensemble de la Bible en ce qu'il chante la sexualité humaine sans faire référence à la procréation : la bien-aimée est une femme libre d'aimer à sa manière ; l'amour entre les amants est mutuel et échappe ainsi à toutes les lois et à toutes les contraintes sociales ou familiales.

Le Cantique a souvent été attribué à Salomon, fils et successeur du roi David, qui aurait régné de 970 à 931 av. J.-C. Par ses caractéristiques linguistiques, il est daté aujourd'hui de la première moitié du IV^e siècle.

Le Cantique a inspiré peintres, paroliers, musiciens, dramaturges et cinéastes.

Le texte primitif

Je reproduis ci-après le texte de la Bible Thompson, reprenant la version Louis Segond révisée dite « à la colombe » qui présente l'avantage de publier un texte continu alors que les bibles de la tradition catholique, comme la Bible de Jérusalem, le découpent en cinq poèmes.

Le texte est classiquement divisé en chapitres (caractères gras) et en versets (exposants.) Les changements de personnages sont marqués par des alinéas.

1¹ Le Cantique des cantiques, de Salomon.

2 Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! Car ta tendresse vaut mieux que le vin, **3** la senteur de tes parfums est si bonne. Ton nom est un parfum qui se répand ; c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment. **4** Entraîne-moi ! nous courrons à ta suite ! Le roi m'a introduite dans ses appartements... Nous serons dans l'allégresse et la joie grâce à toi ; nous célébrerons ta tendresse plus que le vin. C'est à bon droit que l'on t'aime. **5** Je suis noire mais je suis charmante, filles de Jérusalem, comme les tentes de Qédar, comme les tentures de Salomon. **6** Ne faites pas attention si je suis noire : c'est le soleil qui m'a brunie. Les fils de ma mère se sont emportés contre moi, ils m'ont faite gardienne des vignes. Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée. **7** Révèle-moi, toi que mon cœur aime, où tu fais paître ton troupeau, où tu le fais reposer à midi ; car pourquoi serais-je comme égarée près des troupeaux de tes compagnons ?

8 Si tu ne le sais pas, ô la plus belle des femmes, sors sur les traces du menu bétail et fais paître tes chevreaux près des demeures des bergers.

9 À la jument attelée aux chars du Pharaon je te compare, ô ma compagne. **10** Tes joues sont charmantes au milieu des bijoux, ton cou est beau au milieu des colliers. **11** Nous te ferons des bijoux d'or avec des points d'argent.

12 Tandis que le roi était avec son entourage, le nard sur moi exhalait son parfum. **13** Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe qui repose entre mes seins. **14** Mon bien-aimé est pour moi une grappe de troène dans les vignes d'Eyn-Guédi.

¹⁵ Que tu es belle, ma compagne, que tu es belle ! Tes yeux sont des colombes.

¹⁶ Que tu es beau, mon bien-aimé, que tu es aimable ! Notre lit, c'est la verdure. ¹⁷ Les solives de nos maisons sont des cèdres, nos lambris sont des cyprès. **2** ¹ Je suis le narcisse du Saron, le lis des vallées.

² Comme un lis au milieu des ajoncs, telle est ma compagne parmi les jeunes filles.

³ Comme un pommier au milieu des arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé parmi les jeunes hommes. À son ombre j'ai désiré m'asseoir et son fruit est doux à mon palais. ⁴ Il m'a introduite dans la maison du vin et la bannière qu'il déploie sur moi, c'est l'amour. ⁵ Soutenez-moi avec des gâteaux de raisins, rafraîchissez-moi avec des pommes, car je suis malade d'amour. ⁶ Que sa main gauche soit sous ma tête et que sa droite m'embrasse !

⁷ Je vous en conjure, filles de Jérusalem ; par les gazelles, par les biches de la campagne, n'éveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le souhaite.

⁸ C'est la voix de mon bien-aimé ! Le voici, il vient, sautant sur les montagnes, bondissant sur les collines. ⁹ Mon bien-aimé est semblable à la gazelle, au faon des biches. Le voici, il se tient derrière notre mur, il observe par la fenêtre, son œil brille au treillis. ¹⁰ Il prend la parole, mon bien-aimé. Il me dit :

— Lève-toi, ma compagne, ma belle, et viens : ¹¹ car voilà l'hiver passé ; la pluie a cessé, elle s'en est allée. ¹² Dans le pays les fleurs paraissent, le temps de psalmodier est arrivé et la voix de la tourterelle se fait entendre dans notre pays. ¹³ Le figuier forme ses premiers fruits et les vignes en fleur exhalent leur parfum. Lève-toi, ma compagne, ma belle, et viens ! ¹⁴ Ma colombe, dans le creux des rochers, dans le secret des escarpements, fais-moi voir ton visage, fais-moi entendre ta voix ; car ta voix est douce et ton visage est charmant.

¹⁵ Saisissez pour nous les renards, les petits renards qui ravagent les vignes alors que nos vignes sont en fleur.

¹⁶ Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui ; il fait paître son troupeau parmi les lis. Avant que souffle la brise du jour et que les ombres fuient, retourne !... mon bien-aimé, sois semblable à la gazelle, au faon des biches, sur les montagnes découpées. **3** ¹ Sur ma couche, pendant les nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime ; je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé... ² Je me lèverai donc et je ferai le tour de la ville, dans les rues et sur les places ; je chercherai celui que mon cœur aime... Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé. ³ Les gardes qui font le tour de la ville m'ont trouvée : Avez-vous vu celui que mon cœur aime ? ⁴ À peine les avais-je dépassés, que j'ai trouvé celui que mon cœur aime ; je l'ai saisi et ne le lâcherai plus, jusqu'à ce que je l'aie introduit dans la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui m'a conçue.

⁵ Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les gazelles, par les biches des champs, n'éveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le souhaite.

⁶ Qu'est-ce qui monte du désert comme des colonnes de fumée, dans une brumes de myrrhe, d'encens, de toutes les poudres du parfumeur ?

⁷ C'est la litière de Salomon et autour d'elle soixante vaillants hommes, parmi les plus vaillants d'Israël. ⁸ Tous sont armés de l'épée, exercés au combat ; chacun porte l'épée au côté en vue des alarmes nocturnes. ⁹ Le roi Salomon s'est fait un palanquin en bois du Liban. ¹⁰ Il en a fait des colonnes en argent, le support en or, le siège de pourpre ; l'intérieur a été brodé avec amour par les filles de Jérusalem. ¹¹ Sortez, filles de Sion, contemplez le roi Salomon, avec la couronne dont sa mère l'a couronné le jour de ses noces, le jour de la joie de son cœur.

4 ¹ Que tu es belle, ma compagne, que tu es belle ! Tes yeux

sont des colombes derrière ton voile. Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres dévalant la montagne de Galaad. ² Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui remontent de l'abreuvoir ; elles ont toutes leurs sœurs jumelles, aucune d'elles n'en est privée. ³ Tes lèvres sont comme un cordon écarlate et ton langage est charmant ; ta joue est comme une moitié de grenade derrière ton voile. ⁴ Ton cou est comme la tour de David, bâtie pour être un arsenal ; les mille boucliers y sont suspendus, tous les écus des héros. ⁵ Tes deux seins sont comme deux petits jumeaux d'une gazelle qui paissent parmi les lis. ⁶ Avant que souffle la brise du jour et que les ombres fuient, j'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens. ⁷ Tu es toute belle, ma compagne, en toi point de défaut. ⁸ Viens avec moi du Liban, ma fiancée, viens avec moi du Liban ! Regarde du sommet de l'Amana, du sommet du Sénir et de l'Hermon, des tanières des lions, des montagnes des léopards. ⁹ Tu me ravis le cœur, ma sœur, ma fiancée, tu me ravis le cœur par un seul de tes regards, par une seule maille de tes colliers. ¹⁰ Que de beauté dans ta tendresse, ma sœur, ma fiancée ! Combien ta tendresse vaut mieux que le vin et la senteur de tes parfums que tous les aromates ! ¹¹ Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ; il y a sous ta langue du miel et du lait et la senteur de tes vêtements est comme la senteur du Liban. ¹² Tu es un jardin clos, ma sœur, ma fiancée, une fontaine close, une source scellée. ¹³ Tes ruisseaux arrosent un verger de grenadiers aux fruits exquis, avec des troènes et du nard, ¹⁴ du nard et du safran, du roseau aromatique et du cinnamome, avec tous les arbres qui donnent de l'encens ; de la myrrhe et de l'aloès, avec tous les meilleurs aromates. ¹⁵ C'est une source des jardins, c'est un puits d'eaux vives, ce sont des ruissellements du Liban. ¹⁶ Éveille-toi, vent du nord ! viens vent du sud ! Souffle sur mon jardin et que ses aromates s'en exhalent !

— Que mon bien-aimé entre dans son jardin et qu'il mange de ses fruits exquis !

⁵ ¹ J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée ; je recueille ma myrrhe avec mes aromates, je mange mon rayon de miel avec mon miel, je bois mon vin avec mon lait... Mangez, amis, buvez, enivrez-vous de tendresse !

² J'étais endormie, mais mon cœur veillait... C'est la voix de mon bien-aimé, qui frappe :

— Ouvre-moi, ma sœur, ma compagne, ma colombe, ma parfaite ! Car ma tête est couverte de rosée, mes boucles des gouttelettes de la nuit.

³ J'ai ôté ma tunique : comment donc la remettrais-je ? J'ai lavé mes pieds : comment donc les salirais-je ? ⁴ Mon bien-aimé a passé la main par l'ouverture, mes entrailles ont frémi à cause de lui. ⁵ Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé et de mes mains a découlé la myrrhe, de mes doigts la myrrhe s'est répandue sur la poignée du verrou. ⁶ J'ai ouvert à mon bien-aimé, mais mon bien-aimé avait tourné le dos, il était passé. Ses paroles me faisaient rendre l'âme. Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé ; je l'ai appelé et il ne m'a pas répondu. ⁷ Les gardes qui font le tour de la ville m'ont rencontrée ; ils m'ont frappée, ils m'ont blessée ; ils m'ont enlevé ma mantille, les gardes des murailles. ⁸ Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, que lui direz-vous ?... Que je suis malade d'amour.

⁹ Qu'a ton bien-aimé de plus qu'un autre, ô la plus belle des femmes ? Qu'a ton bien-aimé de plus qu'un autre pour que tu nous conjures ainsi ?

¹⁰ Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; il se signale entre dix mille. ¹¹ Sa tête est de l'or pur, ses boucles sont flottantes, noires comme le corbeau. ¹² Ses yeux sont comme des colombes près des courants d'eau, se baignant dans le lait, reposant au sein de

l'abondance. ¹³ Ses joues sont comme un parterre d'aromates, des tours parfumées ; ses lèvres sont des lis d'où découle la myrrhe répandue. ¹⁴ Ses mains sont des anneaux d'or garnis de chrysolithe ; son corps est de l'ivoire poli couvert de saphirs ; ¹⁵ Ses jambes sont des colonnes de marbre blanc posées sur des bases d'or pur. Son aspect est comme le Liban, il se distingue comme les cèdres. ¹⁶ Son palais n'est que douceur et toute sa personne est désirable. Tel est mon bien-aimé, tel est mon compagnon, filles de Jérusalem !

6 ¹ Où est allé ton bien-aimé, ô la plus belle des femmes ? De quel côté ton bien-aimé a-t-il tourné ses pas, que nous le cherchions avec toi ?

² Mon bien-aimé est descendu à son jardin, au parterre d'aromates, pour faire paître son troupeau dans les jardins et pour cueillir des lis. ³ Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi ; il fait paître son troupeau parmi les lis.

⁴ Tu es belle, ma compagne, comme Tirtsa, charmante comme Jérusalem, mais terrible comme des troupes sous leurs bannières. ⁵ Détourne de moi tes yeux car ils me troublent. Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres dévalant du Galaad. ⁶ Tes dents sont comme un troupeau de brebis qui remontent de l'abreuvoir ; elles ont toutes leurs sœurs jumelles, aucune d'elles n'en est privée. ⁷ Ta joue est comme une moitié de grenade derrière ton voile... ⁸ Les reines sont soixante, les concubines quatre-vingts, les jeunes filles sont innombrables. ⁹ Unique est ma colombe, ma parfaite ; elle est l'unique de sa mère, la plus resplendissante pour celle qui lui donna le jour. Les jeunes filles la voient et la disent heureuse ; les reines et les concubines aussi et elles la louent.

¹⁰ Qui est celle-ci qui apparaît comme l'aurore, belle comme la lune, resplendissante comme le soleil, mais terrible comme des troupes sous leurs bannières ? ¹¹ Je descends au jardin des

noyers, pour voir les jeunes pousses du ravin, pour voir si la vigne bourgeonne, si les grenadiers fleurissent. ¹² Je ne sais, mais mon désir me rend semblable aux chars de mon noble peuple. **7** ¹ Reviens, reviens, Sulamite ! Reviens, reviens, afin que nous te contemplions.

— Qu'avez-vous à contempler la Sulamite comme une danse de deux troupes ?

² Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de noble ! Les contours de ta hanche sont comme des colliers, œuvre des mains d'un artiste. ³ Ton ventre est une coupe arrondie où le vin parfumé ne manque pas ; ton corps est un amas de froment entouré de lis. ⁴ Tes deux seins sont comme deux petits jumeaux d'une gazelle. ⁵ Ton cou est comme une tour d'ivoire ; tes yeux sont comme les étangs de Hechbôn, près de la porte de Bath-Rabbim ; ton nez est comme la tour du Liban qui veille du côté de Damas. ⁶ Ta tête se dresse comme le Carmel et les nattes de ta tête sont comme la pourpre ; un roi est enchaîné dans leurs ondulations !... ⁷ Que tu es belle, que tu es aimable, mon amour, mes délices ! ⁸ Ta stature ressemble au palmier et tes seins à des grappes. ⁹ J'ai dit : Je monterai au palmier, j'en saisirai les fruits ! Que tes seins soient comme des grappes de raisin, le parfum de ton souffle comme celui des pommes, ¹⁰ et ta bouche comme le vin du bonheur...

— Il coule tout droit pour mon bien-aimé, il glisse sur les lèvres de ceux qui dorment ! ¹¹ Je suis à mon bien-aimé et ses désirs se portent vers moi. ¹² Viens, mon bien-aimé, sortons dans les champs, passons les nuits dans les villages ! ¹³ Au petit matin nous irons aux vignobles, voir si la vigne bourgeonne, si la fleur s'ouvre, si les grenadiers fleurissent. Là je te donnerai ma tendresse. ¹⁴ Les mandragores exhalent leur parfum et nous avons à nos portes tous les fruits exquis, les nouveaux comme les anciens : mon bien-aimé, je les ai réservés pour toi. **8** ¹ Oh ! si tu étais mon frère, nourri au sein de ma mère ! Je te rencon-

trerais dehors, je t'embrasserais et l'on ne me mépriserait pas.
² Je te conduirais, je t'introduirais dans la maison de ma mère ;
 tu m'instruirais et je te ferais boire du vin parfumé, du jus de
 mes grenades. ³ Que sa main gauche soit sous ma tête et que sa
 droite m'embrasse !

⁴ Je vous en conjure, filles de Jérusalem, n'éveillez pas, ne
 réveillez pas l'amour avant qu'elle le souhaite.

⁵ Qui est celle qui monte du désert, appuyée sur son bien-
 aimé ?

— Je t'ai réveillé sous le pommier ; là même où ta mère t'a
 conçu, là où te conçut celle qui t'a enfanté. ⁶ Mets-moi comme
 un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras, car
 l'amour est fort comme la mort, la jalousie est dure comme le
 séjour des morts ; ses fièvres sont des fièvres brûlantes, une
 flamme de l'Éternel. ⁷ Les grandes eaux ne peuvent éteindre
 l'amour et les fleuves ne le submergeraient pas ; quand un
 homme offrirait tous les biens de sa maison contre l'amour, on
 ne ferait que le mépriser.

⁸ Nous avons une petite sœur qui n'a point encore de seins ;
 que ferons-nous pour notre sœur le jour où l'on parlera d'elle ?

⁹ Si elle est une muraille, nous bâtirons sur elle des créneaux
 d'argent ; si elle est une porte, nous disposerons sur elle une
 planche de cèdre.

¹⁰ Je suis une muraille et mes seins en sont comme les tours ;
 aussi ai-je été à ses yeux comme celle qui trouve la paix. ¹¹ Salo-
 mon avait une vigne à Baal-Hamôn ; il remit la vigne à des gar-
 diens ; chacun apportait pour son fruit mille pièces d'argent.
¹² Mon vignoble à moi, je l'ai devant moi. À toi, Salomon, les
 mille pièces dont deux cents à ceux qui gardent le fruit !

¹³ Habitante des jardins, des amis sont attentifs à ta voix.
 Fais-la-moi entendre !

¹⁴ Prends la fuite, mon bien-aimé ! Sois semblable à la ga-
 zelle ou au faon des biches sur les monts des aromates !

II — LA CONTRIBUTION D'ERNEST RENAN

En France, la lecture du Cantique fut considérablement re-
 nouvelée par Ernest Renan ⁶, dont les premiers travaux en phi-
 lologie orientale lui avaient valu en 1856 l'élection comme
 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

En 1860 Renan publia une traduction nouvelle du Cantique
 des cantiques à partir du texte hébreu primitif : l'ouvrage n'était
 pas très long et appelait une belle critique littéraire qui ne pou-
 vait que tenter notre jeune chercheur alors âgé de trente-sept
 ans. Son étude connut d'emblée un grand succès, salué par
 toute la presse, notamment :

Notre collaborateur et notre ami, M. Ernest Renan, après
 avoir publié l'année dernière une traduction nouvelle du livre
 de Job, va faire paraître chez les libraires Michel Lévy frères un
 nouveau travail qui n'attirera pas moins l'attention du monde
 savant et lettré : c'est une traduction du *Cantique des Cantiques*,
 avec une préface et une introduction critique.

De tous les livres dont se compose le recueil sacré, il n'y en a
 pas qui ait donné lieu à plus d'interprétations et de disputes
 que le *Cantique des Cantiques*, une longue suite de pieux et
 saints personnages ayant cru y trouver la plus sublime expres-
 sion de ces transports mystiques qui rappellent l'âme dans le
 sein de son Créateur, et d'autres, dans ces derniers temps sur-

⁶ Voir sa biographie dans la section « Notes et Documents », pages 109-
 116.

tout, n'y ayant vu qu'un chant profane, une peinture plus ou moins délicate de l'amour sensuel. Au nom de la philosophie (quelle philosophie, grand Dieu !), de grossières et sottes plaisanteries sont venues souiller le monument sur lequel avaient coulé tant de pieuses et chastes larmes ! En adoptant l'interprétation littérale, celle qui réduit le *Cantique des Cantiques* à n'être qu'un chant poétique, une sorte d'idylle amoureuse, M. Ernest Renan se garde bien de jeter l'insulte à l'interprétation mystique. Son âme élevée aurait honte de flétrir tout ce que cette interprétation a fait naître de purs sentiments, de touchantes extases. M. Ernest Renan dit lui-même, avec bien de la raison, qu'une vérité philologique ne vaudra jamais une vérité morale. On ne peut pas en demander davantage à un critique et à un philosophe⁷.

Dans cet essai, le philosophe expose d'abord longuement les résultats de l'examen critique auquel il a soumis ce texte littéraire :

- le poème est en forme de dialogue mais la distribution des personnages n'y est pas toujours évidente ;
- le plan est obscur car la succession des morceaux n'est pas toujours cohérente ;

⁷ *Journal des débats politiques et littéraires*, lundi 21 mai 1860, page 3, colonnes 1-4 ; article rédigé par Samuel de Sacy. — Voir aussi les beaux articles d'Adolphe Franck (*Journal des débats politiques et littéraires*, mardi 23 octobre 1860, « Variétés », page 3, colonnes 1-6 ; et mercredi 24 octobre 1860, « Variétés », page 2, colonnes 5-6 et page 3 colonnes 1-4) ; Louis Combes (*Le Messager de Paris*, 3^e année, n° 183, mardi 3 juillet 1860, « Variétés », page 3, colonnes 1-3 et page 4, colonnes 1-5) ; Sainte-Beuve (*Le Constitutionnel*, 47^e année, n° 153, lundi 2 juin 1862, « Variétés. Littérature », page 3, colonnes 1-5 ; et n° 160-161, lundi 9 et mardi 10 juin 1862, « Variétés. Littérature », page 2, colonnes 6 et page 3, colonnes 1-5).

— plusieurs morceaux évoquent nettement une action dramatique ;

— on perçoit des parties analogues à nos actes et scènes et des refrains reviennent assez régulièrement.

Il en conclut que, en remettant quelques passages à leur place, le Cantique forme un petit drame en cinq actes et un épilogue.

Il publie ensuite la traduction littérale du texte hébreu primitif en marquant seulement quelques divisions évidentes à la première lecture : son texte se trouve ainsi formé de seize sections numérotées I-XVI. Il termine enfin avec la version théâtrale reconstituée en actes et scènes à la façon des pièces modernes et explicitée par des didascalies.

La publication de Renan comprend 1° un envoi à M. le baron de Bunsen daté à la fin « 5 avril 1860 » ; 2° une préface dans laquelle l'auteur expose et justifie sa démarche de traducteur et de critique (pages III-XIV) ; 3° une « étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème » (pages 1-147) ; 4° la traduction littérale du Cantique d'après le texte hébreu primitif (pages 151-175) ; 5° le texte du Cantique restitué sous une forme théâtrale (pages 179-210).

Je publie ci-après la section II de l'« étude » et les deux versions du Cantique établies par Renan — la traduction littérale et la mise en forme théâtrale — avec l'apparat critique de l'auteur.

ÉTUDE
SUR
LE PLAN, L'ÂGE ET LE CARACTÈRE
DU POÈME⁸

II

Le plan et le système de composition du *Cantique des cantiques* apparaissent maintenant, si je ne me trompe, dans tout leur jour. Si l'on prend le nom de *poésie dramatique*, dans son sens le plus étendu, pour désigner toute composition dialoguée et correspondant à une action, *Le Cantique des cantiques* est un drame. Mais il est inutile de faire ressortir combien ce drame est dépourvu non seulement de ce que les modernes, mais de ce que les Grecs, les Latins, les Hindous ont considéré comme l'essence de la poésie théâtrale. Le théâtre des Grecs, des Latins, des Hindous est un théâtre complet, ayant des acteurs qui, de très bonne heure, arrivent à faire un métier de leur art ; chez tous ces peuples l'estrade est dressée en public ou dans des bâtiments spéciaux ; les acteurs ont des entrées et des sorties ; des décors, au moins sommairement indiqués, guident le spectateur ; enfin la scène se passe toujours dans un lieu déterminé et la vraisemblance est jusqu'à un certain point observée. Il n'en est pas de même dans le *Cantique des cantiques* : les changements de lieu s'y font instantanément et de telle sorte qu'aucun mécanisme ne pouvait les indiquer ; les personnages entrent en scène d'une façon contraire à toute vraisemblance ; la contexture du poème prouve que les acteurs récitaient, chantaient, déclamaient, mais jouaient très peu. [...]

⁸ RENAN (Ernest), *Le Cantique des cantiques*, 1860, pages 76-89.

Quand on cherche à se représenter les circonstances où se jouait ce drame singulier, on est amené à concevoir une estrade où figurent trois acteurs principaux, le berger, la bergère et le roi. La bergère est placée au milieu du roi et du berger et reçoit tour à tour leurs hommages. Ces acteurs sont toujours présents, même aux moments où les convenances de la scène voudraient qu'ils fussent absents. Les acteurs expriment par leurs gestes et les traits de leur physionomie les sentiments qui les animent (le morceau XI le prouve). Les rencontres et une fois même (iv, 16 - v, 1) le baiser des deux amants, les évanouissements de la bergère tombant entre les bras du berger, le transport de la bergère endormie, appuyée sur son bien-aimé (viii, 5) et quelques autres circonstances de ce genre étaient représentés en réalité, comme le prouvent les exclamations du chœur ou des indications plus claires encore ; mais, dans le détail, nul souci de montrer aux yeux une action complète et possible. Derrière ou autour des trois acteurs principaux devaient être rangés les personnages secondaires formant deux chœurs, l'un d'hommes, l'autre de femmes, qui intervenaient dans la pièce par des réflexions appropriées à la circonstance et exécutaient par moments des évolutions, comme le prouve la cérémonie du morceau VIII. La scène du morceau XII, enfin, suppose des danses ou divertissements analogues à nos ballets. Quelques parties sans doute étaient chantées ; dans les formules de l'évanouissement et dans le rythme ingénieux de quelques passages (première moitié du verset vii, 1, par exemple), on sent encore, si j'ose le dire, les modulations qui accompagnaient la voix des acteurs ; une simple lecture, d'un autre côté, suffit pour faire apercevoir la différence des solos lyriques, où l'un des personnages donne cours d'une manière développée à l'expression de ses sentiments, et des dialogues en prose qui servent à amener ces développements. [...].

Tout nous autorise donc à affirmer que les représentations théâtrales n'eurent à Jérusalem aucun caractère public. Comme, d'un autre côté, *Le Cantique*, si l'on n'y voit qu'une composition littéraire destinée seulement à être lue, est inexplicable, la sécheresse et le décousu de certains passages dénotant clairement un *libretto* destiné à être complété par le jeu des acteurs et la musique, on est forcément amené à supposer que ce poème se représentait dans des jeux privés et en famille. Une opinion développée d'abord d'une manière fort ingénieuse par Bossuet, puis adoptée par Lowth, se retrouve parfaitement admissible après les découvertes de la critique moderne ; c'est que *Le Cantique* se jouait dans les mariages et peut-être se coupait en plusieurs journées. Les formules : *Ne réveillez pas*, etc. (II, 7 ; III, 5 ; VIII, 4), semblent indiquer des chants de nuit. Deux fois on peut croire qu'il est question de scènes du matin et de scènes du soir (II, 17 ; IV, 6). Le caractère d'unité qu'offrent les actes pris isolément, chacun d'eux ayant son dénouement, et un dénouement toujours heureux, s'explique aussi très bien dans cette hypothèse. Enfin quelques circonstances de la représentation, telles que la procession du morceau VIII où sans doute les jeunes gens du village défilaient en simulant les gardes de Salomon et où les femmes représentaient les dames de Jérusalem (III, 11) ; la scène finale des paranymphe (VIII, 13) ; les deux scènes de poursuite (morceaux VII, X) ; le passage V, 1, où nous voyons si clairement que le chœur, à certains moments, était composé des *compagnons* du fiancé ; l'allusion qui est faite dans ce même passage au festin de noces se continuant, selon l'usage oriental, pendant que s'accomplit l'union des deux époux ; le divertissement du morceau XII, d'autres traits encore semblent préparés exprès pour servir aux jeux d'une noce. Tout ce que nous savons des noces des Hébreux s'accorde bien avec cette hypothèse. Le mariage, chez les Hébreux, n'était ac-

compagné d'aucune cérémonie religieuse. Il se célébrait en famille ou, pour mieux dire, au sein du village et de la tribu par des chants, des danses, des promenades avec des lampes et des chœurs de musique, des banquets accompagnés de jeux d'esprit tels que des énigmes en vers. Je ne doute pas que *Le Cantique des cantiques* ne fût le plus célèbre de ces jeux qu'on célébrait à l'époque des mariages et qui probablement roulaient tous sur un sujet analogue à celui-ci : le fiancé et la fiancée se cherchant et surmontant tous les obstacles pour se réunir.

Les défauts que le *Cantique des cantiques* semble offrir si on lui applique les règles ordinaires de la poésie dramatique disparaissent de la sorte. Rien de plus choquant, selon nos idées, que ces finales d'actes qui, au lieu de laisser l'intérêt en suspens, nous offrent un dénouement et font ainsi de l'acte un drame tout entier. Rien de plus naturel, au contraire, si on voit dans chaque acte un jeu distinct destiné à chacun des jours de fête. La ressemblance qu'offrent entre eux les morceaux VII et X serait un défaut dans un drame suivi, où chaque scène se rattacherait immédiatement à la précédente ; elle s'explique suffisamment dans une série de divertissements qui ne se font pas une suite rigoureuse. En somme, le *Cantique des cantiques* n'est pas une exception à cette grande loi qui nous montre l'esprit hébreu incapable d'œuvres littéraires formant de grands ensembles et ayant une unité bien définie. Le progrès régulier d'une action toujours hâtée d'arriver à l'événement, progrès qui constitue l'essence du drame et de l'épopée, n'a jamais été chez eux bien compris. Dans le poème de Job, également, la discussion ne fait pas un pas depuis le commencement jusqu'à la fin et le dernier interlocuteur prend la question où chacun des préopinants l'a prise et laissée, c'est-à-dire à son point de départ. Le génie grec seul a connu dans l'Antiquité le secret de la marche continue des poèmes et l'art de combiner des incidents secondaires en vue d'un dénouement.

Le *Cantique des cantiques* doit donc être envisagé comme tenant le milieu entre le drame régulier et l'églogue ou la pastourelle dialoguée. Il a de moins que le premier la marche continue. Il a de plus que la seconde le nœud, l'action et les incidents. C'est le Moyen Âge qui nous offre ici le meilleur rapprochement. Sans avoir de théâtre profane régulièrement établi, le Moyen Âge eut parfois, en dehors des mystères, des jeux scéniques assez développés. Les bourgeois d'Arras surtout arrivèrent, en s'organisant par confréries ou charités, à se créer des amusements fort ingénieux. Le plus célèbre des jeux d'Arras, *Le Jeu de Robin et Marion*, est, sous le rapport du sujet comme sous le rapport de l'agencement scénique, l'analogue parfait du *Cantique*. C'est la même donnée fondamentale : une bergère préférant le berger son amant au chevalier qui veut la séduire ; ce sont les mêmes changements de lieux et la même disposition de personnages, deux rôles seulement étant principaux et les autres acteurs constituant le chœur ; c'est la même façon d'amener des divertissements et des cantilènes ; c'est la même manière d'entendre l'unité et la marche du poème. Le manque de noblesse et de style, qui gâte presque toutes les œuvres du Moyen Âge et leur imprime un cachet de vulgarité fâcheuse, établit seul une différence entre la vieille pastorale lyrique des Hébreux et l'ouvrage d'Adam de la Halle. Le poème d'*Aucassin et Nicolette*, qui a dans les manuscrits la forme d'un roman parsemé d'ariettes, semble aussi avoir eu à l'origine une disposition dramatique analogue à celle que nous essayons d'expliquer.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES DE SALOMON⁹

I

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! Tes caresses sont plus douces que le vin quand elles se mêlent à l'odeur de tes parfums exquis ; ton nom est une huile épandue ; c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.

Entraîne-moi après toi ; courons ensemble. Le roi m'a fait entrer dans son harem.

Nos transports et nos joies sont pour toi seul. Mieux valent tes caresses que le vin ! Qu'on a raison de t'aimer !

II

Je suis noire mais je suis belle, filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon. Ne me dédaignez pas parce que je suis un peu noire : c'est que le soleil m'a brûlée. Les fils de ma mère m'avaient prise en haine ; ils m'avaient mise dans les champs pour garder les vignes. Hélas ! ma vigne à moi je l'ai bien mal gardée.

III

Dis-moi, ô toi que mon cœur aime, où tu mènes tes brebis, où tu les fais reposer à midi, pour que je n'erre pas comme une égarée autour des troupeaux de tes amis.

Si tu es simple à ce point, ô la plus belle des femmes, va te remettre à la suite de ton troupeau et faire paître tes chèvres près des huttes des bergers.

⁹ NDLR. — RENAN (Ernest), *Le Cantique des cantiques*, 1860, pages 151-175. Traduction littérale du texte hébreu primitif.

IV

À ma cavale, quand elle est attelée aux chars que m'envoie Pharaon¹⁰, je te compare, ô mon amie. Tes joues sont ornées de rangs de perles, ton cou de files de corail. Nous te ferons des colliers d'or pointillés d'argent.

V

Pendant que le roi est à son divan, le nard qui me parfume¹¹ m'a fait sentir son odeur. Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe ; il va reposer entre mes seins. Mon bien-aimé est pour moi une grappe de troène des vignes d'Engaddi.

Oui, tu es belle, mon amie ! oui tu es belle ! Tes yeux sont des yeux de colombe.

Oui, tu es beau, mon bien-aimé ! oui, tu es charmant ! Notre lit est un lit de verdure.

Les poutres de notre palais sont de cèdre, nos lambris de cyprès.

Je suis le narcisse de Saron, le lis des vallées !

Comme un lis au milieu des épines, telle est mon amie au milieu des jeunes filles.

Comme un pommier au milieu des arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé au milieu des jeunes hommes. J'ai longtemps désiré m'asseoir à son ombre et son fruit est doux à mon palais.

Il m'a introduite dans le cellier ; l'étendard qu'il lève sur moi, c'est l'amour¹². Soutenez-moi avec un peu de raisin, fortifiez-moi avec des fruits, car je me meurs d'amour...

¹⁰ Chars que Salomon tirait de l'Égypte et dont les chevaux étaient couverts d'ornements semblables à des colliers.

¹¹ C'est-à-dire son amant, dont la pensée est pour elle comme un parfum.

¹² On élevait un drapeau sur les celliers où se distribuait le vin. Voir la *Moallaca* d'Antara, v, 52, et celle de Lébid, v, 58. Caussin de Perceval. *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. II, p. 525.

Sa main gauche soutient ma tête et sa droite me tient embrassée.

Je vous en prie, filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs, ne réveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée avant qu'elle le veuille.

VI

C'est la voix de mon bien-aimé ! Le voici qui vient bondissant sur les montagnes, franchissant les collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil ou au faon des biches. Le voilà qui se tient derrière la muraille, qui regarde par la fenêtre, qui épie par le treillage. Il me dit : « Lève-toi, mon amie, ma belle et viens. Car voici que l'hiver est fini ; la pluie est passée ; elle a disparu. Les fleurs commencent à paraître sur la terre ; le temps des chansons approche. La voix de la tourterelle a été entendue dans nos champs ; les jeunes pousses du figuier commencent à rougir ; la vigne en fleur exhale son parfum. Lève-toi, mon amie, ma belle et viens. Ma colombe, nichée aux trous de la pierre, cachée au haut du rocher, montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix ; car ta voix est douce et ton visage est charmant. »

Prenez-nous ces renards, ces petits renards qui ravagent les vignes ; car notre vigne est en fleur.

Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui... mon bien-aimé, qui fait paître son troupeau parmi les lis¹³... À l'heure où la chaleur tombe et où les ombres s'inclinent, reviens et sois semblable, mon bien-aimé, au chevreuil ou au faon des biches sur les montagnes ravinées.

VII

Sur ma couche, pendant la nuit, j'ai cherché celui que mon

¹³ Les prairies de Saron sont, en certaines saisons, pleines de lis, comme les nôtres de colchique en automne.

cœur aime ; je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé... « Levons-nous, me suis-je dit, faisons le tour de la ville, parcourons les marchés et les places, cherchons celui que mon cœur aime. » Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé... Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontrée : « Avez-vous vu, leur ai-je dit, celui que mon cœur aime ? » À peine les avais-je passés que j'ai trouvé celui que mon cœur aime ; je l'ai saisi et ne l'ai point lâché jusqu'à ce que je l'aie introduit dans la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui me donna le jour.

Je vous en prie, filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs, ne réveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée avant qu'elle le veuille.

VIII

Qu'est-ce ceci qui s'élève du désert¹⁴ comme une colonne de fumée, exhalant l'odeur de la myrrhe, de l'encens et de toutes les poudres du parfumeur ?

Voici le palanquin de Salomon. Soixante braves l'entourent, d'entre les braves d'Israël ; tous portent l'épée et sont exercés au combat ; chacun a son épée sur sa hanche pour écarter les terreurs de la nuit.

Le roi Salomon s'est fait faire une litière de bois du Liban. Les colonnes en sont d'argent ; les balustres, d'or ; le siège, de pourpre. Au centre brille une belle choisie entre les filles de Jérusalem.

Sortez et voyez, filles de Sion, le roi Salomon avec la couronne dont sa mère l'a couronné¹⁵ le jour de ses épousailles, le jour de la joie de son cœur.

¹⁴ C'est-à-dire « qui apparaît à l'horizon », Jérusalem étant entourée à une certaine distance d'une ceinture de déserts.

¹⁵ Bethsabée, mère de Salomon, conserva toujours sur lui beaucoup d'autorité.

IX

Oui, tu es belle, mon amie ! oui, tu es belle ! Tes yeux sont des yeux de colombe, sous les plis de ton voile. Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres suspendues aux flancs du Galaad. Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui sortent du bain ; chacune d'elles porte deux jumeaux, aucune d'elles n'est stérile. Tes lèvres sont comme un fil de pourpre et ta bouche est charmante. Ta joue est comme une moitié de grenade, sous les plis de ton voile. Ton cou¹⁶ est comme la tour de David, bâtie pour servir d'arsenal, où sont suspendus mille cuirasses et tous les boucliers des braves. Tes deux seins sont comme deux jumeaux de gazelle, qui paissent au milieu des lis. Quand le jour fraîchira et que les ombres s'inclineront, je m'acheminerais vers le mont de la myrrhe, vers la colline de l'encens.

Tu es toute belle, mon amie, il n'y a pas de tache en toi.

À moi, à moi, ma fiancée ! viens à moi du Liban ; regarde-moi du haut de l'Amana, du sommet du Sanir et de l'Hermon, du fond de la caverne des lions, du haut des montagnes qu'habitent les léopards. Tu m'as rendu le cœur, ma sœur fiancée, tu m'as rendu le cœur par un de tes yeux, par une des boucles qui flottent sur ton cou. Que ton amour est charmant, ma sœur fiancée ! Que tes caresses sont douces ! Elles valent mieux que le vin et l'odeur de tes parfums vaut mieux que tous les baumes. Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ; le miel et le lait se cachent sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. C'est un jardin fermé que ma sœur fiancée, une source fermée, une fontaine scellée ; un bosquet où le grenadier se mêle aux plus beaux fruits, le troène au nard ; le nard,

¹⁶ À cause des colliers qui l'entourent et la font ressembler à une tour garnie d'armures.

le safran, la cannelle, le cinname à toutes sortes d'arbres odorants ; la myrrhe et l'aloès à toutes les plantes embaumées ; une fontaine dans un jardin, une source d'eau vive, un ruisseau qui coule du Liban. Levez-vous, aquilons ; venez, autans ; soufflez sur mon jardin, pour que ses parfums se répandent.

Que mon bien-aimé entre dans son jardin et qu'il mange de ses beaux fruits.

Je suis entré dans mon jardin, ma sœur fiancée. J'ai cueilli ma myrrhe et mon baume ; j'ai mangé mon sucre et mon miel ; j'ai bu mon vin et mon lait. Mangez, camarades ; buvez, enivrez-vous, amis.

X

Je dors mais mon cœur veille... C'est la voix de mon bien-aimé¹⁷ ! Il frappe : « Ouvre-moi, dit-il, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon immaculée ; car ma tête est toute couverte de rosée, les boucles de mes cheveux sont toutes trempées de l'humidité de la nuit. — J'ai tiré ma tunique ; comment veux-tu que je la remette ? J'ai lavé mes pieds ; comment les salirais-je ? » Mon bien-aimé alors a étendu sa main par la fenêtre et mon sein en a frémi. Je me lève pour ouvrir à mon bien-aimé ; ma main s'est trouvée dégoutter la myrrhe ; mes doigts, la myrrhe liquide qui couvrait la poignée du verrou. J'ouvre à mon bien-aimé ; mais mon bien-aimé avait disparu, il avait fui. Le son de sa voix m'avait fait perdre la raison : je sors, je le cherche et ne le trouve pas ; je l'appelle, il ne me répond pas. Les gardes qui font la ronde dans la ville me rencontrent ; ils me frappent, me meurtrissent ; les gardiens de la muraille m'enlèvent mon

¹⁷ La vision du bien-aimé est, dans tout ce qui suit, identifiée avec le bien-aimé lui-même, selon une figure bien connue des poètes arabes et nommée *Thaïf al-khaiâl*.

manteau. — Je vous en prie, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon amant, dites-lui que je me meurs d'amour.

Quelle supériorité a donc ton amant, ô la plus belle des femmes ; quelle supériorité a donc ton amant pour que tu nous supplies de la sorte ?

Mon amant a le teint blanc et vermeil ; on le distingue entre mille. Sa tête est de l'or pur ; ses boucles de cheveux sont flexibles comme des palmes et noires comme le corbeau. Ses yeux sont des colombes sur des rigoles d'eau courante, des colombes qui se baignent dans le lait, posées sur les bords d'un vase plein. Ses joues sont comme une plate-bande de baume, comme un carreau de plantes de senteur ; ses lèvres sont des lis, la myrrhe en ruisselle. Ses mains sont des anneaux d'or émaillés de pierres de Tharsis ; ses reins sont un chef-d'œuvre d'ivoire couvert de saphirs ; ses jambes sont des colonnes de marbre posées sur des bases d'or ; son aspect est celui du Liban, beau comme les cèdres. De son palais se répand la douceur, de toute sa personne le charme. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem.

De quel côté est allé ton amant, ô la plus belle des femmes ? Vers quel côté s'est-il tourné, pour que nous le cherchions avec toi ?

Mon amant est descendu dans son jardin ; il est venu vers la plate-bande de baume pour faire paître son troupeau dans les jardins et cueillir les lis. Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi... mon bien-aimé qui fait paître son troupeau au milieu des lis.

XI

Tu es belle, mon amie, comme Thersa¹⁸, charmante comme Jérusalem, mais terrible comme une armée en bataille. Dé-

¹⁸ Ville du nord de la Palestine, qui, depuis Jéroboam jusqu'à Omri, fut la capitale du royaume d'Israël.

tourne tes yeux de moi, car ils me troublent. Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres suspendues aux flancs du Galaad. Tes dents sont comme un troupeau de brebis qui sortent du bain ; chacune d'elles porte deux jumeaux, aucune d'elles n'est stérile. Ta joue est comme une moitié de grenade, sous les plis de ton voile...

Il y a là soixante reines, quatre-vingts concubines et des jeunes filles sans nombre. Mais l'unique, c'est ma colombe, mon immaculée ; elle est l'unique de sa mère, la préférée de celle qui lui donna le jour. Les jeunes filles l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse ; les reines et les concubines l'ont vue et l'ont louée.

Quelle est celle-ci dont le regard est comme celui de l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil, mais terrible comme une armée en bataille ?

XII

J'étais descendue au verger des noix, pour voir les herbes de la vallée, pour voir si la vigne avait germé, si les grenades étaient en fleur. Imprudente ! voilà que mon caprice m'a jetée parmi les chars d'une suite de prince.

De grâce, de grâce, Sulamite¹⁹ ; de grâce, tourne-toi, pour que nous te voyions.

Comment regarder la Sulamite, devant une danse de Mahanaïm²⁰ ?

Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de prince ! La courbure de tes reins est comme celle d'un collier, œuvre d'une main habile. Ton sein est une coupe ronde, pleine d'un vin aromatisé ; ton corps est un monceau de froment entouré

¹⁹ C'est-à-dire habitante de Sulem ou Sunem, ville de la tribu d'Issachar.

²⁰ Ancienne ville, célèbre par ses bayadères et les cultes orgiastiques qu'on y pratiquait.

de lis. Tes deux seins sont comme les deux jumeaux d'une gazelle. Ton cou est comme une tour d'ivoire ; tes yeux sont les piscines d'Hésébon situées près de la porte *Fille de la foule*²¹ ; ton nez est droit et fier comme la tour du Liban²² qui surveille le côté de Damas. Ta tête ressemble au Carmel ; tes cheveux sont comme des fils de pourpre ; un roi est enchaîné à leurs boucles. Que tu es belle, que tu es charmante, mon amour, aux heures de la volupté ! Ta taille est semblable à un palmier et tes seins à ses grappes. J'ai dit : Je monterai au palmier, je cueillerai ses rameaux. Que tes seins soient pour moi les grappes de la vigne ; ton haleine, l'odeur du pommier ; ta bouche, un vin exquis qui coule doucement et humecte les lèvres de l'amant assoupi !

Je suis à mon bien-aimé et lui aussi c'est vers moi qu'il soupire.

XIII

Viens, mon bien-aimé ; sortons dans les champs, allons coucher au village. Levons-nous de bonne heure pour courir aux vignes ; voyons si les ceps ont germé, si les bourgeons se sont ouverts, si les grenades sont en fleur. Là, je te donnerai mes caresses. La pomme d'amour²³ fait sentir son parfum ; à notre porte roulent les plus beaux fruits ; nouveaux et vieux, je les ai gardés pour toi, mon bien-aimé. Oh ! que n'es-tu mon frère ! que n'as-tu sucé le sein de ma mère, pour qu'il me fût permis, quand je te rencontre dehors, de t'embrasser sans qu'on me

²¹ *Bath-rabbim*, l'une des portes d'Hésébon.

²² L'une des tours que David fit bâtir, dans le nord de la Palestine, pour servir de postes d'observation contre les Syriens. (II Sam., VIII, 6.)

²³ Mandragore ou belladone, à laquelle l'opinion populaire prêtait des vertus secrètes.

raille ! Je veux te conduire, t'introduire dans la maison de ma mère ; là, tu m'apprendras tout et je te ferai boire le vin aromatisé, le jus de mes grenades.

Sa main gauche soutient ma tête, et sa droite me tient embrassée.

Je vous en prie, filles de Jérusalem, ne réveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée, avant qu'elle le veuille.

XIV

Quelle est celle-ci qui s'élève du désert²⁴, appuyée sur son bien-aimé ?

Je te réveille sous le pommier. Voilà l'endroit où ta mère te mit au monde, où ta mère te donna le jour.

Mets-moi maintenant comme un sceau sur ton cœur, comme un anneau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort²⁵ ; la passion est inflexible comme l'enfer. Ses brandons sont des brandons de flamme, des flèches du feu de Jéhovah²⁶.

Les grandes eaux ne sauraient éteindre l'amour ; les fleuves ne sauraient l'étouffer. Quand un homme veut acheter l'amour au prix de ses richesses, il ne recueille que la confusion.

XV

Nous avons une petite sœur qui n'a pas encore de mamelles. Que ferons-nous à notre sœur le jour où on la recherchera ?

Si c'est un mur²⁷, faisons-lui des créneaux d'argent ; si c'est une porte²⁸, faisons-lui des panneaux de cèdre.

²⁴ C'est-à-dire qui apparaît à l'horizon.

²⁵ Qui ne lâche jamais sa proie.

²⁶ C'est-à-dire de la foudre.

²⁷ Une vertu inaccessible.

²⁸ Une vertu moins sévère.

J'ai été un mur ; mes seins ont été des tours²⁹ ; voilà comment j'ai obtenu qu'il³⁰ me laissât en paix. Salomon avait une vigne à Baal-Hamon³¹ ; il l'a donnée à des fermiers dont chacun lui paye mille sicles pour son fermage. Voilà ma vigne devant moi ! Mille sicles pour toi, Salomon, et deux cents sicles pour les fermiers de la vigne.

XVI

Belle qui habites ce jardin, les compagnons³² sont réunis et prêtent l'oreille ; fais-moi entendre ta voix.

Fuis, mon bien-aimé, et sois semblable au chevreuil ou au faon des biches sur les montagnes parfumées.

²⁹ C'est-à-dire : Ma vertu a été à toute épreuve.

³⁰ Salomon.

³¹ Localité du nord de la Palestine.

³² Les jeunes gens du village, paranymphe de l'amant.

En appliquant à notre vieux poème les habitudes du théâtre moderne, nous serions donc amenés à présenter la liste des personnages et l'analyse de chacune des parties qui le composent ainsi qu'il suit ³³ :

PERSONNAGES

LA SULAMITE, jeune fille du village de Sulem, tribu d'Issachar.

BERGER, amant de la Sulamite.

LE ROI SALOMON.

FRÈRES DE LA SULAMITE.

FEMMES DU HAREM DE SALOMON.

DAMES DE JÉRUSALEM.

BOURGEOIS DE JÉRUSALEM.

GENS DE LA SUITE DE SALOMON, personnages muets.

PARANYMPHES DU BERGER, personnages muets.

LE CHŒUR.

SAGE tirant la moralité du poème.

ACTE 1^{er}

Scène 1^{re}. Le poète nous introduit dans le harem de Salomon et nous montre l'empressement de l'amour vénal et sensuel autour du maître. La Sulamite, jeune orpheline enlevée de son village par un parti des gens de Salomon qui parcouraient les tribus du Nord pour peupler le sérail de Jérusalem, est introduite et dit quelques mots qui montrent sa naïveté. — Scène II. Ignorant les dissimulations du sérail et étrangère à ce qui se passe autour d'elle, la jeune fille s'adresse à un ami absent. Une odalisque la rappelle à la raison. Salomon lui fait un premier compliment et lui promet des parures. — Scène III. La Sulamite, en l'absence de Salomon, rêve à son amant et croit qu'il

va venir. Salomon entre. La Sulamite résiste à ses flatteries et répond par des paroles tendres qui ne se rapportent qu'à son amant. L'amant entre en scène tout à coup. La Sulamite ravie est ou se croit transportée au village et s'évanouit entre les bras du berger.

ACTE II

Scène 1^{re}. La Sulamite entend ou croit entendre la voix de son bien-aimé qui accourt et l'invite à retourner au village. Elle l'engage à revenir le soir. — Scène II. Le soir, elle cherche son bien-aimé ; ne le trouvant pas, elle sort et parcourt la ville pour le trouver. Elle est censée le rencontrer et revenir avec lui à la maison maternelle. Elle s'évanouit dans ses bras.

ACTE III

Scène 1^{re}. Entrée solennelle de Salomon dans Jérusalem, amenant avec lui la Sulamite qu'il va épouser. — Scène II. Salomon adresse à la Sulamite les plus pressantes flatteries et se promet de jouir le soir de ses faveurs. L'amant, censé au pied du donjon, rappelle la Sulamite à la fidélité. Il est rassuré par un regard de la jeune fille. La Sulamite l'invite à entrer. L'amant entre et célèbre son triomphe avec le chœur.

ACTE IV

Scène unique. La Sulamite, pendant son sommeil, entend ou croit entendre son amant qui frappe et l'appelle. Elle tarde un moment à ouvrir. L'amant a disparu. La Sulamite sort pour le chercher. Elle rencontre les gardiens de nuit, qui la maltraitent, puis le chœur des femmes, qu'elle invite à chercher son amant avec elle. Elle leur donne le signalement de son amant. Mais, au moment où elles vont le chercher avec la jeune fille, celle-ci le rencontre et se jette entre ses bras.

³³ NDLR. — RENAN (Ernest), *Le Cantique des cantiques*, 1860, pages 71-75.

ACTE V

Scène 1^{re}. Salomon essaie de fléchir l'obstination de la Sulamite. La voix de l'amant se fait entendre et triomphe encore. — Scène II. La Sulamite raconte comment, en se promenant le matin parmi les herbes de la vallée, elle a été surprise par les gens de Salomon. Les femmes du harem cherchent à l'adoucir. Elle est témoin de danses voluptueuses et entend des propos qui, loin de la séduire, ne font que la rattacher plus fortement au souvenir de son amant. — Scène III. La Sulamite, victorieuse de toutes les épreuves, supplie son amant de la ramener au village ; là elle lui donnera les derniers gages de son amour. Elle s'évanouit dans les bras de son amant qui la transporte endormie au village de Sulem. — Scène IV. L'amant dépose l'amante endormie sous le pommier de la ferme où elle est née et la réveille. Ils se jurent une éternelle fidélité. Un personnage, sorte de chorège, intervient pour tirer la moralité de la pièce.

ÉPILOGUE

Les frères de la Sulamite, qui ne savent pas son aventure, causent entre eux de ce qu'ils doivent faire de leur jeune sœur. La Sulamite intervient, se moque de leurs précautions inutiles, déclare qu'elle a su et saura se garder et jette un défi dédaigneux à toutes les richesses de Salomon. On entend cependant la voix du berger qui arrive avec ses paranymphe. La jeune fille le prie d'attendre encore.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

Traduction où l'on a introduit
les divisions et les explications
scéniques ³⁴

ACTE PREMIER.

*La scène est censée représenter Salomon
au milieu de son sérail.*

SCÈNE 1^{re}.

UNE FEMME DU HAREM.

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !...

LES FEMMES DU HAREM, *en chœur*.

Tes caresses sont plus douces que le vin, quand elles se mêlent à l'odeur de tes parfums exquis ; ton nom est une huile épandue ; c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.

LA SULAMITE,

amenée de force et s'adressant à un ami absent.

Entraîne-moi après toi ; courons ensemble. Le roi m'a fait entrer dans son harem.

LES FEMMES DU HAREM, *à Salomon*.

Nos transports et nos joies sont pour toi seul. Mieux valent tes caresses que le vin ! Qu'on a raison de t'aimer !

³⁴ NDLR. — RENAN (Ernest), *Le Cantique des cantiques*, 1860, pages 177-210.

LA SULAMITE.

Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon. Ne me dédaignez pas parce que je suis un peu noire : c'est que le soleil m'a brûlée. Les fils de ma mère m'avaient prise en haine ; ils m'avaient mise dans les champs pour garder les vignes. Hélas ! ma vigne, à moi³⁵, je l'ai bien mal gardée.

SCÈNE II.

LA SULAMITE, *rêvant*.

Dis-moi, ô toi que mon cœur aime, où tu mènes tes brebis, où tu les fais reposer à midi, pour que je n'erre pas comme une égarée autour des troupeaux de tes amis.

UNE FEMME DU HAREM.

Si tu es simple à ce point, ô la plus belle des femmes, va te remettre à la suite de ton troupeau et faire paître tes chèvres près des huttes des bergers.

SALOMON.

À ma cavale, quand elle est attelée aux chars que m'envoie Pharaon, je te compare, ô mon amie. Tes joues sont ornées de rangs de perles, ton cou de files de corail. Nous te ferons des colliers d'or pointillés d'argent.

SCÈNE III.

LA SULAMITE, *seule*.

Pendant que le roi est à son divan, le nard qui me parfume

³⁵ C'est-à-dire mon honneur de jeune fille. Elle fait allusion à la surprise dont elle a été victime. (Voir acte v, scène 2.)

m'a fait sentir son odeur. Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe ; il va reposer entre mes seins. Mon bien-aimé est pour moi une grappe de troène des vignes d'Engaddi.

Salomon entre.

SALOMON.

Oui, tu es belle, mon amie ! oui, tu es belle ! Tes yeux sont des yeux de colombe.

LA SULAMITE, *s'adressant à son ami absent*.

Oui, tu es beau, mon bien-aimé ! oui, tu es charmant ! Notre lit est un lit de verdure³⁶.

SALOMON.

Les poutres de notre palais sont de cèdre, nos lambris de cyprès.

LA SULAMITE, *chantant*³⁷.

Je suis le lis de Saron,
Le narcisse des vallées !

LE BERGER, *entrant brusquement en scène*.

Comme un lis au milieu des épines, telle est mon amie au milieu des jeunes filles.

LA SULAMITE.

Comme un pommier au milieu des arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé au milieu des jeunes hommes. J'ai longtemps

³⁶ Elle se reporte par la pensée au temps où elle était au village.

³⁷ La Sulamite chante ce couplet, qui probablement faisait partie d'une chanson populaire, pour rassurer son amant sur sa fidélité et lui révéler sa présence. (Voir ci-dessous, acte II, scène 2.)

désiré m'asseoir à son ombre et son fruit est doux à mon palais.

Les deux amants se réunissent.

LA SULAMITE.

Il m'a introduite dans le cellier ; l'étendard qu'il lève sur moi, c'est l'amour. (*Au chœur.*) Soutenez-moi avec un peu de raisin, fortifiez-moi avec des fruits, car je me meurs d'amour... (*Elle tombe en pâmoison dans les bras de son amant, et dit à mi-voix :*) Sa main gauche soutient ma tête et sa droite me tient embrassée.

LE BERGER, *au chœur.*

Je vous en prie, filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs, ne réveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée, avant qu'elle le veuille.

ACTE II.

SCÈNE I^{re}.

LA SULAMITE, *seule et comme en rêve.*

C'est la voix de mon bien-aimé ! Le voici qui vient bondissant sur les montagnes, franchissant les collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil et au faon des biches. Le voilà qui se tient derrière la muraille, qui regarde par la fenêtre, qui épie par le treillage. Il me dit : « Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens. Car voici que l'hiver est fini ; la pluie est passée ; elle a disparu. Les fleurs commencent à paraître sur la terre ; le temps des chansons approche. La voix de la tourterelle a été entendue dans nos champs ; les jeunes pousses du figuier commencent à rougir ; la vigne en fleur exhale son parfum. Lève-toi, mon amie,

ma belle, et viens. Ma colombe, nichée aux trous de la pierre, cachée au haut du rocher, montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix : car ta voix est douce et ton visage est charmant. »

Elle chante :

Prenez-nous les petits, les petits renardeaux

Qui ravagent les vignes ;

Car notre vigne est en fleur³⁸.

Mon bien-aimé est à moi et moi je suis à lui... mon bien-aimé, qui fait paître son troupeau parmi les lis... À l'heure où la chaleur tombe et où les ombres s'inclinent, reviens, et sois semblable, mon bien-aimé, au chevreuil ou au faon des biches sur les montagnes ravinées.

SCÈNE II.

LA SULAMITE.

Sur ma couche, pendant la nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime ; je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé... « Levons-nous, me suis-je dit, faisons le tour de la ville, parcourons les marchés et les places, cherchons celui que mon cœur aime. » Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé... Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontrée : « Avez-vous vu, leur ai-je dit, celui que mon cœur aime ? » À peine les avais-je passés que j'ai trouvé celui que mon cœur aime ; je l'ai saisi et ne l'ai point lâché jusqu'à ce que je l'aie introduit dans la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui me donna le jour.

Les deux amants se réunissent ; la bergère s'évanouit dans les bras de son amant.

³⁸ Elle chante une chanson de printemps, qui doit la faire reconnaître de son bien-aimé. (Comparer, ci-dessus, acte I^{er}, scène 3.)

LE BERGER, *au chœur.*

Je vous en prie, filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs, ne réveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée, avant qu'elle le veuille.

ACTE III.

SCÈNE I^{re}.

La scène se passe dans les rues de Jérusalem.

CHŒUR D'HOMMES,
composé d'habitants de Jérusalem.
Le cortège de Salomon commence à se montrer dans le lointain.

Qu'est-ce ceci qui s'élève du désert comme une colonne de fumée, exhalant l'odeur de la myrrhe, de l'encens et de toutes les poudres du parfumeur ?

Le cortège défile.

PREMIER BOURGEOIS

Voici le palanquin de Salomon. Soixante braves l'entourent, d'entre les braves d'Israël ; tous portent l'épée et sont exercés au combat ; chacun d'eux a son épée sur sa hanche pour écarter les terreurs de la nuit.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Le roi Salomon s'est fait faire une litière de bois du Liban. Les colonnes en sont d'argent ; les balustres, d'or ; le siège, de pourpre. Au centre brille une belle choisie entre les filles de Jérusalem.

LE CHŒUR DES HOMMES, *s'adressant aux femmes,*
qui sont censées cachées dans leurs maisons.

Sortez et voyez, filles de Sion, le roi Salomon avec la cou-

ronne dont sa mère l'a couronné le jour de ses épousailles, le jour de la joie de son cœur.

SCÈNE II.

La scène se passe dans le harem.

SALOMON.

Oui, tu es belle, mon amie ! oui, tu es belle ! Tes yeux sont des yeux de colombe, sous les plis de ton voile. Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres suspendues aux flancs du Galaad. Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui sortent du bain ; chacune d'elles porte des jumeaux, aucune d'elles n'est stérile. Tes lèvres sont comme un fil de pourpre et ta bouche est charmante. Ta joue est comme une moitié de grenade, sous les plis de ton voile. Ton cou est comme la tour de David, bâtie pour servir d'arsenal, où sont suspendus mille cuirasses et tous les boucliers des braves. Tes deux seins sont comme des jumeaux de gazelle qui paissent au milieu des lis. Quand le jour fraîchira et que les ombres s'inclineront, je m'acheminerais vers le mont de la myrrhe, vers la colline de l'encens.

SCÈNE III.

Le soir.

SALOMON.

Tu es toute belle, mon amie, et il n'y a pas de tache en toi.

LE BERGER, *censé au pied de la tour du sérail.*

À moi, à moi, ma fiancée ! viens à moi du Liban ; regarde-moi du haut de l'Amana, du sommet du Sanir et de l'Hermon,

du fond de la caverne des lions, du haut des montagnes qu'habitent les léopards ³⁹

Elle le regarde.

Tu m'a rendu le cœur, ma sœur fiancée, tu m'as rendu le cœur par un de tes yeux, par une des boucles qui flottent sur ton cou. Que ton amour est charmant, ma sœur fiancée ! Que tes caresses sont douces ! Elles valent mieux que le vin et l'odeur de tes parfums vaut mieux que tous les baumes. Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ; le miel et le lait se cachent sous ta langue et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban. C'est un jardin fermé que ma sœur fiancée, une source fermée, une fontaine scellée ⁴⁰ ; un bosquet où le grenadier se mêle aux plus beaux fruits, le troène au nard ; le nard, le safran, la cannelle, le cinnamome à toutes sortes d'arbres odorants ; la myrrhe et l'aloès à toutes les plantes embaumées ; une fontaine dans un jardin, une source d'eau vive, un ruisseau qui coule du Liban. Levez-vous, aquilons ; venez, autans ; soufflez sur mon jardin, pour que ses parfums se répandent.

LA SULAMITE.

Que mon bien-aimé entre dans son jardin et qu'il mange de ses beaux fruits.

Elle lui accorde un baiser.

LE BERGER.

Je suis entré dans mon jardin, ma sœur fiancée. J'ai cueilli ma myrrhe et mon baume ; j'ai mangé mon sucre et mon miel ;

³⁹ Le Liban et les images qui suivent représentent à mots couverts les hauteurs inaccessibles du palais et les dangers qu'y court l'innocence de son amie.

⁴⁰ Il se rassure sur sa fidélité.

j'ai bu mon vin et mon lait. (*Au chœur.*) Mangez, camarades ; buvez, enivrez-vous, amis.

ACTE IV.

LA SULAMITE, *seule.*

Je dors mais mon cœur veille... C'est la voix de mon bien-aimé ! Il frappe : « Ouvre-moi, dit-il, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon immaculée ; car ma tête est toute couverte de rosée, les boucles de mes cheveux sont toutes trempées de l'humidité de la nuit. — J'ai tiré ma tunique ; comment veux-tu que je la remette ? J'ai lavé mes pieds ; comment les salirais-je ? » Mon bien-aimé alors a étendu sa main par la fenêtre et mon sein en a frémi. Je me lève pour ouvrir à mon bien-aimé ; ma main s'est trouvée dégoutter la myrrhe ; mes doigts, la myrrhe liquide qui couvrait la poignée du verrou ⁴¹. J'ouvre à mon bien-aimé ; mais mon bien-aimé avait disparu, il avait fui. Le son de sa voix m'avait fait perdre la raison : je sors, je le cherche et ne le trouve pas ; je l'appelle, il ne me répond pas. Les gardes qui font la ronde dans la ville me rencontrent ; ils me frappent, me meurtrissent ; les gardiens de la muraille m'enlèvent mon manteau.

Au chœur des femmes.

Je vous en prie, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon amant, dites-lui que je me meurs d'amour.

LE CHŒUR DES FEMMES

Quelle supériorité a donc ton amant, ô la plus belle des femmes ; quelle supériorité a donc ton amant pour que tu nous supplies de la sorte ?

⁴¹ Le berger est censé répondre par une espièglerie à celle de la Sulamite.

LA SULAMITE.

Mon amant a le teint blanc et vermeil ; on le distingue entre mille. Sa tête est de l'or pur ; ses boucles de cheveux sont flexibles comme des palmes et noires comme le corbeau. Ses yeux sont des colombes sur des rigoles d'eau courante, des colombes qui se baignent dans le lait, posées sur les bords d'un vase plein. Ses joues sont comme une plate-bande de baume, comme un carreau de plantes de senteur ; ses lèvres sont des lis, la myrrhe en ruisselle. Ses mains sont des anneaux d'or émaillés de pierres de Tharsis ; ses reins sont un chef-d'œuvre d'ivoire couvert de saphirs ; ses jambes sont des colonnes de marbre posées sur des bases d'or ; son aspect est celui du Liban, beau comme les cèdres. De son palais se répand la douceur, de toute sa personne le charme. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem.

LE CHŒUR.

De quel côté est allé ton amant, ô la plus belle des femmes ? Vers quel côté s'est-il tourné, pour que nous le cherchions avec toi ?

Les deux amants se retrouvent.

LA SULAMITE.

Mon amant est descendu dans son jardin ; il est venu vers la plate-bande de baume, pour faire paître son troupeau dans les jardins et cueillir les lis. Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi... mon bien-aimé qui fait paître son troupeau au milieu des lis.

ACTE V.

La scène se passe au harem.

SCÈNE I^{re}.

SALOMON.

Tu es belle, mon amie, comme Thersa, charmante comme Jérusalem, mais terrible comme une armée en bataille⁴². Détourne tes yeux de moi car ils me troublent. Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres suspendues aux flancs du Galaad. Tes dents sont comme un troupeau de brebis qui sortent du bain ; chacune d'elles porte des jumeaux, aucune d'elles n'est stérile. Ta joue est comme une moitié de grenade, sous les plis de ton voile...

LE BERGER, *du dehors*.

Il y a là soixante reines, quatre-vingts concubines et des jeunes filles sans nombre. Mais l'unique, c'est ma colombe, mon immaculée ; elle est l'unique de sa mère, la préférée de celle qui lui donna le jour. Les jeunes filles l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse ; les reines et les concubines l'ont vue et l'ont louée.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Quelle est celle-ci dont le regard est comme celui de l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil mais terrible comme

⁴² La Sulamite, fidèle à son amant, ne répond aux caresses de Salomon que par des regards fiers.

une armée en bataille⁴³ ?

LA SULAMITE, *à part et tournant le dos
aux femmes du harem.*

J'étais descendue au verger des noix pour voir les herbes de la vallée, pour voir si la vigne avait germé, si les grenades étaient en fleur. Imprudente ! voilà que mon caprice m'a jetée parmi les chars d'une suite de prince⁴⁴.

LES FEMMES DU HAREM.

De grâce, de grâce, Sulamite ; de grâce, tourne-toi, pour que nous te voyions.

UNE DANSEUSE DU HAREM.

Comment regarder la Sulamite, devant une danse de Mahanaïm⁴⁵ ?

Elle danse.

SALOMON.

Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de prince ! La courbure de tes reins est comme celle d'un collier, œuvre d'une main habile. Ton sein est une coupe ronde, pleine d'un vin aromatisé ; ton corps est un monceau de froment entouré de lis. Tes deux seins sont comme les deux jumeaux d'une gazelle. Ton cou est comme une tour d'ivoire ; tes yeux sont les piscines d'Hésébon situées près de la porte *Fille de la foule* ; ton nez est droit et fier comme la tour du Liban qui surveille le

⁴³ Le chœur s'étonne de la fierté de la paysanne.

⁴⁴ Elle raconte la façon dont elle a été surprise dans une promenade matinale par les gens de Salomon.

⁴⁵ La danseuse semble jalouse de l'effet que produit la beauté de la paysanne et cherche à attirer sur elle l'attention du sérail.

côté de Damas. Ta tête ressemble au Carmel ; tes cheveux sont comme des fils de pourpre ; un roi est enchaîné à leurs boucles. Que tu es belle, que tu es charmante, mon amour, aux heures de la volupté : Ta taille est semblable à un palmier et tes seins à ses grappes. J'ai dit : Je monterai au palmier, je cueillerai ses rameaux. Que tes seins soient pour moi les grappes de la vigne ; ton haleine, l'odeur du pommier ; ta bouche, un vin exquis qui coule doucement et humecte les lèvres de l'amant assoupi !

LA SULAMITE, *persistant dans son isolement.*

Je suis à mon bien-aimé et lui aussi c'est vers moi qu'il soupire.

SCÈNE III.

LA SULAMITE, *accourant vers son amant.*

Viens, mon bien-aimé ; sortons dans les champs, allons coucher au village. Levons-nous de bonne heure pour courir aux vignes ; voyons si les ceps ont germé, si les bourgeons se sont ouverts, si les grenades sont en fleur. Là, je te donnerai mes caresses. La pomme d'amour fait sentir son parfum ; à notre porte roulent les plus beaux fruits ; nouveaux et vieux, je les ai gardés pour toi, mon bien-aimé. Oh ! que n'es-tu mon frère ! que n'as-tu sucé le sein de ma mère, pour qu'il me fût permis, quand je te rencontre dehors, de t'embrasser sans qu'on me raille ! Je veux te conduire, t'introduire dans la maison de ma mère ; là, tu m'apprendras tout et je te ferai boire le vin aromatisé, le jus de mes grenades.

Elle se pâme et dit à mi-voix :

Sa main gauche soutient ma tête et sa droite me tient embrassée.

LE BERGER, *au cœur.*

Je vous en prie, filles de Jérusalem, ne réveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée, avant qu'elle le veuille.

SCÈNE IV.

Le voyage de Jérusalem au village est censé s'effectuer.

LE CHŒUR, *à la vue de la Sulamite
portée endormie par son amant.*

Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, appuyée sur son bien-aimé ?

Les amants sont censés arrivés au village.

LE BERGER, *il dépose son amante sous le pommier de
la maison maternelle et l'éveille.*

Je te réveille sous le pommier.

Lui montrant la maison :

Voilà l'endroit où ta mère te mit au monde, où ta mère te donna le jour.

LA SULAMITE

Mets-moi maintenant comme un sceau sur ton cœur, comme un anneau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort ; la passion est inflexible comme l'enfer. Ses brandons sont des brandons de flamme, des flèches du feu de Jéhovah.

SAGE, apparaissant pour tirer la conclusion du poème.

Les grandes eaux ne sauraient éteindre l'amour ; les fleuves ne sauraient l'étouffer. Quand un homme veut acheter l'amour au prix de ses richesses, il ne recueille que la confusion.

ÉPILOGUE

*La scène se passe à Sulem,
dans un pavillon au fond d'un jardin.*

UN DES FRÈRES DE LA SULAMITE.

Ils ignorent son enlèvement et son retour.

Nous avons une petite sœur qui n'a pas encore de mamelles. Que ferons-nous à notre sœur le jour où on la recherchera ?

UN AUTRE FRÈRE.

Si c'est un mur, faisons-lui des créneaux d'argent ; si c'est une porte, faisons-lui des panneaux de cèdre ⁴⁶.

LA SULAMITE, *intervenant brusquement.*

J'ai été un mur ; mes seins ont été des tours ; voilà comment j'ai obtenu qu'il ⁴⁷ me laissât en paix. Salomon avait une vigne à Baal-Hamon ; il l'a donnée à des fermiers, dont chacun lui paye mille sicles pour son fermage. Voilà ma vigne devant moi ⁴⁸ ! Mille sicles pour toi, Salomon, et deux cents sicles pour les fermiers de la vigne ⁴⁹.

LE BERGER, *au pied du pavillon
où il attend avec ses paranymphe.*

Belle qui habites ce jardin, les compagnons sont réunis et prêtent l'oreille ; fais-moi entendre ta voix.

⁴⁶ Ils expriment en termes couverts l'intention de vendre leur sœur à un harem.

⁴⁷ Salomon.

⁴⁸ C'est-à-dire : J'ai su toute seule garder ma vigne.

⁴⁹ Ironie contre Salomon et contre ses frères, qui l'ont si mal gardée.

Fuis, mon bien-aimé, et sois semblable au chevreuil ou au faon des biches sur les montagnes parfumées.

III — le poème de JEAN AICARD

C'est incontestablement le livre de Renan qui aura donné à notre écrivain l'idée de travailler lui aussi sur le Cantique : son volume débute par une épigraphe de Renan et lui est dédié. Pour autant, notre poète n'entra pas dans l'idée du maître d'une pièce de théâtre : n'étant ni traducteur, ni exégète, ni théologien, il préféra, dans une paraphrase très libre, traiter le Cantique comme une ode d'amour : « Dans sa préface, M. Jean Aicard explique la façon dont il a compris le poème. Pour lui, le *Cantique des Cantiques* n'est pas un simple chant d'amour : c'est le chant même de l'Amour.⁵⁰ » — « Il a expliqué que, pour lui, le *Cantique des Cantiques* est le chant par excellence de l'amour, le poème complet de la passion — âme et chair. C'est une ode admirablement composée, une et entière.⁵¹ » Et, à la fin de sa préface, l'auteur caractérise en quelque mots sa conception du livre : « En résumé j'ai vu, entendu, dans le *Cantique*, une ode à deux voix, la voix de l'amant, la voix de l'amoureuse. » D'où le titre modifié : *L'Éternel Cantique*.

Au début de l'année 1885⁵², Jean Aicard avait achevé *L'Éternel cantique* et il commençait à le présenter au public. Le Cercle

⁵⁰ *Le Temps*, 25^e année, n° 8690, vendredi 13 février 1885, « Au jour le jour », page 3, colonne 1.

⁵¹ *La Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 43, vendredi 13 février 1885, « Le Moniteur à Paris », page 2, colonne 3.

⁵² La préface de l'ouvrage est datée, à la fin, « Paris, 23 janvier 1885 ».

Saint-Simon⁵³, dont il était membre, l'accueillit le mercredi 11 février, en présence d'Ernest Renan qui en était aussi membre et qui, après la conférence de Jean Aicard, commenta sur le vif le travail de notre poète :

LE CANTIQUE DES CANTIQUES⁵⁴

De tous les livres de la Bible, celui qui porte ce titre est à coup sûr le plus célèbre. Sa passion enflammée a embrasé de nombreux poètes. Elle a troublé les commentateurs qui, de Kennicott à Voltaire, ont cherché à faire avec les divers chants dont ce livre unique se compose, ce que Cuvier faisait avec les ossements qu'il découvrait.

La plupart prétendent que le *Cantique des Cantiques* est incomplet. Les uns déclarent que nous n'avons que les fragments d'un long poème, conçu sur le même plan que les Kacidas arabes. D'autres, — et Bossuet était parmi ceux-là, — ont cru retrouver dans ce livre les restes d'un drame qui devait être divisé en sept actes, correspondant aux sept journées des noces juives.

Telles étaient, jusqu'à ce jour, les principales interprétations connues.

Hier, au Cercle Saint-Simon, qui est composé, on le sait, de savants, d'historiens, de philosophes, d'universitaires, M. Jean Aicard a exposé une théorie nouvelle.

L'auteur de *Smilis* vient, en effet, de traduire en vers libres le *Cantique des Cantiques*. Sa traduction a été jugée tellement intéressante que M. Ernest Renan, qui a déjà publié, il y a quelque vingt ans, une étude sur le livre de Salomon, a proposé lui-même de l'appuyer de sa parole et de la commenter.

La salle de conférences du Cercle Saint-Simon était comble. Au

premier rang, l'amiral Clouet. Au milieu des universitaires, nous reconnaissons le sculpteur Falguière, le peintre Félix Régamey.

M. Jean Aicard fait précéder son adaptation d'une courte conférence. Il explique que, pour lui, le *Cantique des Cantiques* est le chant par excellence de l'amour, le poème complet de la passion, — âme et chair. C'est une ode admirablement composée, une et entière, mais une ode à deux voix. Plus tard, cette ode deviendra le dialogue célèbre entre Horace et Lydie.

Dans l'ode, telle que la comprend M. Aicard, le *bien-aimé*, s'écriera :

Vos dents sont la blancheur même !
Vos cheveux sont plus fins que ces fils d'argent clair
Qu'on voit flotter parfois dans l'air ;
Votre joue est un fruit que je goûte et que j'aime...

Et la bien-aimée lui répondra :

... Moi-même, ô mon époux, je suis la citadelle :
Élevez sur mon cœur votre sublime tour ;
Et je suis la porte en airain fidèle :
Gravez en moi le chant triomphant de l'amour.

L'ode finie, M. Renan prend la parole. Il félicite l'auteur de lui avoir rendu en vers sonores le Cantique des Cantiques :

« Vous l'avez débarrassé de mots extraordinaires qui m'ont donné un mal terrible. Vous avez bien fait... On vous reprochera peut-être de l'avoir trop modernisé. Je ne saurais vous en blâmer. Vous l'avez rendu plus accessible. À vrai dire, ce cantique nous est arrivé dans un état abominable. Il y manque des mots, des phrases, des couplets. Puis, pour moi, qui ai cru y retrouver un drame, dont Salomon et la Sulamite étaient les deux héros, ce cantique ne peut être considéré

⁵³ Voir ci-après, « Notes et Documents », pages 116-118.

⁵⁴ *Le Figaro*, 31^e année, 3^e série, n° 43, jeudi 12 février 1885, page 2, colonne 3.

que comme un thème sur lequel chacun devait broder, selon ses sensations. Songez que nous n'en avons qu'un texte unique. Je suis sûr que, si on en trouvait un second, il offrirait de grandes dissemblances avec celui que nous possédons... Non, vos vers sont si beaux que je ne veux pas vous accuser d'avoir mis le cantique dans un cadre plus petit que l'immense cadre biblique. »

En vérité, M. Renan a l'air de recevoir à l'Académie M. Jean Aicard. Il lui fait de grands compliments, mais comme un chat qui caresserait avant d'égratigner. Il a l'air de reprocher au poète provençal de nous avoir montré la *Sulamite* de Marseille.

« — Vous avez même changé le titre. Vous avez appelé le livre biblique l'*Éternel cantique*. Qu'importe le titre si le texte fait parler non moins bien le mystère féminin ! Grâce à vos beaux vers, le Cantique des Cantiques sera vraiment le cantique éternel. »

M. Renan, qui ne connaissait point l'adaptation de M. Aicard, a eu ce rare mérite de la juger instantanément comme elle le sera certainement quand elle paraîtra dans deux mois. La couleur locale fait défaut. La Provence a conquis l'Orient. Sa Sulamite est la Mireille de Salomon.

Cette réserve faite, la soirée a été vraiment un régal littéraire dont tous les membres du Cercle se sont déclarés ravis. Le poète a été très chaleureusement félicité.

Rip.

Cette belle soirée fut largement commentée par la presse, qui se plut à rapporter les propos d'Ernest Renan :

[...]. Après sa préface, le poète a lu sa traduction. Puis il a prié M. Renan d'y ajouter quelques commentaires. M. Renan a répondu avec sa fine bonhomie : « Mais je n'ai pas de commentaires à faire ! En tant que poète, vous avez eu des libertés qu'un traducteur ne saurait avoir et vous avez su en tirer le plus beau parti pour votre œuvre : je

vous en félicite vivement et sincèrement. On vous reprochera peut-être d'avoir trop modernisé le *Cantique des Cantiques*. Je ne saurais vous en blâmer. Vous l'avez rendu plus accessible. A vrai dire, ce cantique nous est arrivé dans un état abominable. Il y manque des mots, des phrases, des couplets. Puis, pour moi, qui ai cru y retrouver un drame, dont Salomon et la Sulamite étaient les deux héros, ce cantique ne peut être considéré que comme un thème sur lequel chacun devait broder, selon ses sensations. Songez que nous n'en avons qu'un texte unique. Je suis sûr que, si l'on en trouvait un second, il offrirait de grandes dissemblances avec celui que nous possédons... Non, vos vers sont si beaux que je ne veux pas vous accuser d'avoir mis le cantique dans un cadre plus petit que l'immense cadre biblique. »

M. Renan explique ensuite que le *Cantique des Cantiques* a commencé par être un poème qui a été récité avant d'être écrit. Il a donc dû être altéré en premier lieu par les chanteurs ; puis, plus tard, dans le texte, par des copistes ignorants. Cela ressort évidemment de l'ensemble de l'œuvre : on voit des pages achevées, d'autres à peine ébauchées. Avec une douce malice, l'auteur de la *Vie de Jésus* félicite M. Jean Aicard d'avoir écarté trois passages qui l'ont, dit-il, mis jadis à la torture ; principalement le passage relatif aux chariots d'Abinabab. Quant aux chevaux des Pharaons, auxquels l'Hébreu compare sa bien-aimée, il faut se rappeler que les chevaux assyriens étaient lourds, massifs, toujours bien peignés et surchargés d'ornements de toute sorte de grande valeur ; M. Renan pense donc que M. Jean Aicard a tort de traduire ce passage par des vers où il compare la beauté de la femme à la beauté d'une fougueuse cavale : la comparaison hébraïque visait les ornements, la parure.

« Du reste, ces petites critiques importent peu, a terminé gracieusement M. Renan. Vous êtes poète, c'est-à-dire libre. Vous nous avez rendu le fond éternel du poème dans cette langue brillante et sonore dont vous avez le secret ; je vous remercie pour ma part de nous avoir

donné cette nouvelle traduction, que vous avez déjà nommée et qui restera, j'en suis sûr, l'*Éternel Cantique*.⁵⁵ »

Une lettre de Renan adressée à Jean Aicard en mars donne à penser que le poète lui avait demandé une préface :

Paris, 8 mars 1886 [1885 !]⁵⁶.

Cher Monsieur Aicard,

Votre bel ouvrage poétique se suffit si parfaitement à lui-même que toute autre voix y aurait mauvaise grâce à côté de la vôtre. Vous avez pris le côté éternel du Cantique ; vous avez, par votre droit de poète, laissé de côté ce qui est hébreu, palestinien, éphraïmite, tout ce qui tient à l'espace et au temps, tout ce qui est particulier en un mot. Le professeur d'hébreu au Collège de France n'est qu'un insupportable pédant, le problème étant ainsi posé. Il n'a rien à dire ; il n'a qu'à admirer comme tout le monde ces vers splendides, pleins de suavité et d'harmonie. Votre chant d'amour est admirable ; il n'a pas besoin de commentaire. Les deux ou trois mots que j'ai dits au Cercle étaient seulement pour me ranger parmi ceux qu'il a le plus charmés. Donnez-le au public ; tout le monde sera de l'opinion du Cercle ce soir-là.

Veuillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E Renan

L'Éternel cantique fut mis à la vitrine des libraires au milieu du mois de juillet 1885, époque peu favorable pour le faire con-

⁵⁵ *Le Temps*, 25^e année, n° 8690, vendredi 13 février 1885, « Au jour le jour. Le Cantique des cantiques », page 3, colonne 2.

⁵⁶ Lettre autographe signée d'Ernest Renan à Jean Aicard, 2 pages, 8 mars 1885 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 35. Lettre datée par erreur de 1886 !

naître. Le *Sémaphore de Marseille* lui consacra un bel article au début du mois de septembre en replaçant le nouveau recueil dans l'itinéraire poétique de son auteur :

LES VERS NOUVEAUX DE M. JEAN AICARD⁵⁷.

I

C'est une physionomie bien connue à Marseille — et ailleurs, que celle de M. Jean Aicard. Quelque peu cosmopolite, le poète est aussi répandu que ses livres. Il a dit des vers un peu partout, à Paris, chez Mme Adam et sous la coupole de l'Institut, en Hollande, en Provence. C'est chez nous, il est vrai, qu'il est revenu le plus souvent. Nos principaux cercles l'ont entendu à diverses reprises. Il nous souvient de sa première conférence à l'Athénée, il y a pas mal d'années de cela. M. Jean Aicard nous parla de la poésie contemporaine et nous récita des vers exquis de Sully-Prudhomme. Depuis, il se récite lui-même et le fait avec un art incomparable. Sa voix musicale, sa diction pénétrante, ses attitudes penchées de saule romantique, sa tête fine et creusée par la vie le servent à souhait. Cela met autour de ses vers comme une atmosphère de sympathie. On se plaît à entendre l'artiste autant qu'à écouter le poète. C'est un charmeur.

Nous n'avons pas besoin de rappeler les succès de M. Jean Aicard au Cercle artistique avec des fragments de *Miette et Noré* et de sa traduction d'*Othello*. Ces séances qui ont valu au poète de chaleureux applaudissements et lui ont fait connaître la joie de se sentir en communion avec un public d'élite, lui ont créé sans doute aussi bien des lecteurs. Nous pensons être agréable à ces derniers en leur signalant l'apparition de deux nouveaux livres de vers de M. Jean Aicard, — le *Dieu dans l'homme* et l'*Éternel Cantique*.

⁵⁷ *Le Sémaphore de Marseille*, 58^e année, n° 17650, dimanche 6 et lundi 7 septembre 1885, « Chronique », page 2, colonnes 3-4 ; long article de J. Dombey.

Nous sommes porté à voir dans cette double publication la confirmation d'une idée qui nous était venue, il y a quelques années déjà : c'est que le poète est double en M. Jean Aicard. On peut, dès ses débuts, suivre jusqu'à ce jour cette dualité littéraire : le penseur et le peintre, le philosophe attendri et mélancolique, l'interprète délicat des joies de la nature méridionale. L'un se complaît dans les notes graves et s'attarde aux énigmes de la vie. Il sait avec art semer sur ces pages sombres quelques larmes qui brillent comme des diamants, — et met parfois ainsi fort à propos une étincelle dans les ténèbres de sa philosophie. L'autre est simplement un amoureux de la nature, très sincère et très artiste en même temps, qui a mis à chanter la nature provençale toute sa conviction et tout son art.

M. Jean Aicard a dû son premier succès aux *Poèmes de Provence*. Le fin coloriste et le lettré délicat qu'il y a en lui s'y affirmèrent par des pages d'une très franche originalité. Sa personnalité se révéla dans ce livre exquis, qui est comme un écho lointain de Théocrite et de Virgile. Quel succès il obtint auprès des artistes ! Quelle joie ce fut pour nous que ce réveil de l'épilogue et de l'idylle en pleine nature provençale ! Ses genêts, ses cigales, ses vendanges, tout cela fleurait délicieusement et pétillait de lumière. L'amour circulait au milieu de ses paysages, jeune, hardi et charmant.

Quand on acclama ce poète nouveau on ne se doutait guère qu'il avait déjà publié un volume d'une note toute autre, dont le titre, *les Rebellions et les Apaisements*, dit assez le point de départ et la tendance. C'était la note sombre et amère avant les joyeux et clairs tableaux où devait exceller l'artiste. Les amis de la nature et les délicats pouvaient espérer que le succès des *Poèmes de Provence* détournerait le poète de la voie des *Rebellions et des Apaisements*, une grande route par trop banale. Mais cette route-là conduit, paraît-il, à l'Institut. On ne pouvait lui tourner le dos.

Discrètement, avec un art plus assoupli, une émotion plus sincère, M. Jean Aicard revint aux généralités poétiques avec la *Chanson de l'Enfant*. Et il eut un nouveau succès. L'Académie couronna l'ouvrage ; elle lui donna, croyons-nous, un prix Montyon. C'est en effet un bon livre qui a fait couler bien de douces larmes. La note en est émue et délicate. Il a eu d'ailleurs pour lui toutes les mères.

M. Jean Aicard, malgré ce vif succès et cette popularité naissante, se retourna vers la Provence. Il nous donna *Miette et Noré*, une œuvre de franche saveur de terroir et qui restera pour nos arrière-neveux comme une de ces tapisseries où se revoient, dans une atmosphère tièdement lumineuse, les jeux et les fêtes d'un autre âge, et dont les figures semblent revivre par instant et nous sourire, prêtes à nous livrer leur secret.

M. Jean Aicard aime passionnément la Provence. Le petit-fils des Grecs qu'il y a en lui se plaît à retrouver dans ses paysages les fines colorations, les formes élégantes, les senteurs capiteuses des monts de l'Attique. Il trouve dans cette nature délicate, dans cette vie au soleil, un aliment à sa verve poétique. Il est bien chez lui sur ce terrain et il est rare qu'il n'y rencontre pas le motif d'une composition originale, d'une idée ingénieuse. Il fait dans tous les cas œuvre d'artiste.

Ce poète, cet amant passionné de la Provence, nous le retrouvons dans l'une des deux nouvelles publications que nous venons de signaler à nos lecteurs. *L'Éternel Cantique*, c'est, vous le devinez sans doute, le poème d'amour par excellence, le *Cantique des Cantiques* de la Bible. M. Jean Aicard en a fait, nous ne dirons pas une traduction, mais une imitation en vers, et certes avec une intelligence très juste de son modèle, un tact très fin.

Le poète a trouvé, pour moduler cet épithalame à deux voix, des rythmes souples, des exclamations passionnées, des colorations tendres et voluptueuses. C'est le poème de l'amour dans la tiède atmosphère des pays du soleil.

Cet essai est précédé d'une étude-conférence qui n'est pas la chose la moins intéressante du livre. L'auteur nous y dit la part que la nature provençale a eue dans son œuvre.

C'est d'abord le réveil à la campagne, un beau matin de mai, la gaie lumière entrant par la fenêtre ouverte, la brise matinale se jouant dans les feuillets d'une bible oubliée sur la table de travail, l'accord mystérieux d'un verset du *Cantique des Cantiques* et du clair paysage provençal, l'évocation soudaine de l'œuvre dans l'esprit du poète.

Et nous assistons ainsi à toute une genèse poétique, contée dans une langue mouvementée, chaleureuse, éloquente. Que de rapprochements ingénieux, que de traits charmants et justes ! Combien de jolis coins de paysages, de souvenirs et d'impressions cueillies sur nature.

Ce sont les petits lapins de Camargue, à propos des petits renards de la Bible qui ravagent les vignes ; c'est, à l'occasion d'une autre image biblique, le croquis de son cheval échappé à travers champs que nous offre le poète (nous le connaissons, ce joli cheval arabe, que faisait bravement caracoler M. Jean Aicard, quand il venait de la Garde à Toulon, le pantalon dans les bottes, un voile vert enroulé autour de son petit chapeau). Ce sont bien là des souvenirs personnels, des choses vues, comme aussi cette peinture du cellier provençal, frais, obscur, mystérieux, où filtre à peine une traînée de soleil, tout imprégné de la bonne odeur de la vendange, un réduit à souhait pour les aventures amoureuses à l'heure où le démon de midi règne en maître. Et la citadelle, la vieille citadelle de Vauban sur le rivage de la mer, oubliée pour le plaisir de l'artiste et pour la commodité des amoureux, ne la reconnaissez-vous pas dans la légère esquisse de M. Jean Aicard ! « Je la vois de ma fenêtre, la citadelle d'amour, toujours ferme, quoique vieille, fière entre beaucoup d'autres qui sont modernes, je vois la tour debout sur un roc formidable, tout creusé de grottes naturelles pleines d'ombre, obstruées de fenouils et de figuiers, hantées par des milliers de martinets tournoyants et crieurs. »

C'est ainsi que le poète nous conduit aux sources mêmes de la poésie.

Même succès dans le Var :

LE NOUVEAU LIVRE DE JEAN AICARD⁵⁸

Bien qu'il ait paru dans une saison mauvaise pour les livres, la saison des bains et du choléra, le dernier ouvrage de Jean Aicard a obtenu un succès rapide que nous devons constater avant tout. La première édition a été épuisée en moins d'un mois.

Nous disons le dernier ouvrage, nous devrions dire les derniers ouvrages, car l'*Éternel Cantique* et le *Dieu dans l'Homme* ont paru le même jour, à la même heure.

Du premier, nous avons rendu compte. C'est, en vers français, la chanson d'amour que la Bible donne sous le titre : *Cantique des Cantiques*, et qui est attribuée au roi Salomon.

Fidèle à la théorie qu'il a développée dans la préface de son *Othello*, M. Jean Aicard n'a fait ni une paraphrase, ni une traduction littérale, mais plutôt une *francisation*, qu'on nous pardonne le terme, et une *modernisation* de l'œuvre biblique. Il voudrait, il le dit lui-même, que les amoureux pussent lire le *Cantique*, en dehors de toute préoccupation littéraire et pour le seul plaisir de retrouver, sous une forme vivante et poétique, ce qu'il y a d'éternel dans le sentiment de l'amour, dans ses douleurs et dans ses joies.

Nous croyons bien que le poète a réussi et son *Éternel Cantique* est certainement au nombre de ses œuvres les meilleures. Les amoureux le liront sans se distraire d'eux-mêmes ! Nous ne croyons pas pouvoir en faire un plus grand éloge.

⁵⁸ *Le Petit Var*, 6^e année, n° 1814, vendredi 25 septembre 1885, page 2 colonne 3 ; article non signé.

Au niveau national, *L'Éternel cantique* n'a guère été commenté par la grande presse : ce petit poème est passé très inaperçu...

Jean AICARD

L'Éternel Cantique

Le Cantique des Cantiques est un livre
profane, mais ce n'est pas un livre frivole.

E . Renan

Paris
Librairie Fischbacher
1885

À M. E. Renan

L'ÉTERNEL CANTIQUE a été lu, le 11 février 1885, au Cercle Saint-Simon. Nous donnons ici comme préface la courte conférence dans laquelle l'auteur explique son système d'interprétation.

N. DE L'ÉD.

PRÉFACE

Dans le parti que j'ai adopté, la liberté du lecteur est respectée ; il peut, si bon lui semble, en ne lisant que la première version, chercher une hypothèse.

E. Renan.

Ce n'est pas parce que le *Cantique des Cantiques* a trouvé place dans le Livre des livres qu'il est demeuré le chant par excellence de l'amour et qu'il a eu à subir les admirations, les critiques et les interprétations innombrables des commentateurs, des savants, des dilettanti, des théologiens et des exégètes. S'il a trouvé place dans la Bible, à côté des autres poèmes sacrés, c'est parce qu'il est bien véritablement sacré, étant le complet Mystère de l'amour, le drame complet de la passion, âme et chair, un grand poème, dans le sens étendu du mot, c'est-à-dire une composition lyrique, une ode qui énumère et groupe, en les dramatisant, tous les incidents de la vie amoureuse (tant naturelle que sociale) ; en donnant à chacun d'eux sa signification générale, au moyen d'une expression imagée à la fois et flottante comme une vision symbolique.

Si le *Cantique* est une anecdote, une histoire arrivée et chantée par Salomon ou par quelque autre roi (tous les bien-aimés sont des rois), il faut convenir que l'amour, l'inspirateur par excellence, n'a jamais mieux servi, mieux inspiré poète-amant pour la plus grande gloire de la poésie et la plus grande joie des lecteurs.

Si le *Cantique* est au contraire un recueil de pièces diverses, si on a rapproché et enfilé l'une à côté de l'autre des chansons, des *lieds* populaires comme des perles de différentes couleurs, ramassées çà et là pour en faire un collier galant, il faut convenir que le choix fut génial, les perles étant assorties aussi savamment que si on les avait travaillées chacune en vue de les assembler toutes et bien merveilleux le fil d'or qui les relie entre elles, bien ajusté au fin trou d'aiguille qui les transperce également.

Ce n'est point ici, certes, opinion de savant mais simple sentiment d'homme et de poète. Je n'apporte qu'une impression, mais qui pourrait servir peut-être d'argument à ceux qui raisonnent sur les faits... N'est-ce pas un fait qu'une impression, profonde et sincère ?

I

Le *Cantique* est une ode, admirablement composée, une et entière.

Je sens bien tout ce que cette opinion paraît avoir d'audacieux au premier abord. Quelle prétention ! « découvrir enfin le secret du poète... résoudre un problème littéraire qui depuis vingt siècles tourmente, amuse et nargue les savants, et qui a également réussi à inspirer du dégoût à la pruderie et à édifier la piété la plus mystique ! ⁵⁹ »

Eh bien, non, un ignorant, un poète qui certes ne sait pas l'hébreu, qui se contente de la Vulgate, qui lit plus volontiers la Bible en français, qui n'a fait aucune étude spéciale des commentateurs sacrés et qui ne se fait aucune idée de la masse de

⁵⁹ Édouard Reuss.

leurs travaux, celui-là n'est pas un audacieux lorsqu'il interprète à sa façon le *Cantique des Cantiques*.

Ni audace, ni courage. Il ne se doute pas qu'il ait un adversaire, et il en a d'aussi innombrables que les grains de sable de la mer. Il n'est qu'un lecteur d'Horace et de Çakountala, relisant un poète connu et qui, pour la première fois, s' imagine l'entendre parce qu'il ne sait pas même qu'il n'a pas ici le droit de comprendre tout seul, en présence de tant de maîtres qui s'accusent entre eux de ne comprendre point.

Quand je m'aperçus, plus tard, que j'avais, sans le savoir, pris parti dans une formidable querelle, je demeurai très confus, surtout en présence de M. Renan, que j'ai la joie d'admirer comme tout le monde et l'honneur de rencontrer quelquefois. C'est donc à lui que je dédie modestement l'étude suivante, le suppliant d'excuser ma témérité.

Peut-être ai-je touché à la hache à l'arche sainte, aux vases sacrés, avec des mains d'enfant !... Ah ! s'il voulait bien me le dire lui-même, fût-ce pour m'en gronder très fort, j'en demanderais à voix haute humblement pardon et tout bas me réjouirais d'avoir commis un de ces sacrilèges qui contraignent les dieux à se manifester⁶⁰.

M. Renan voit dans le *Cantique* un drame, c'est-à-dire, en somme, une composition parfaitement une qui, pour être un drame et bien que mutilé par le temps, ne perd aucune des qualités qui en font un chef d'œuvre.

M. Reuss y voit un recueil de poésies diverses, c'est-à-dire qu'il nie la beauté d'ensemble du *Cantique*, les correspondances à

⁶⁰ Les dieux, mis ainsi en demeure, se manifestèrent en effet : à la suite de la conférence, M. Renan prit la parole et le savant mit la meilleure grâce du monde à reconnaître les droits du poète.

chaque instant établies du commencement à la fin, les rappels et les retours d'images et l'acheminement du poème amoureux à travers les sensations, les joies, les pudeurs, les hontes et les regrets, vers le large sentiment final : la conception de l'amour unique, — vers la haute moralité de l'amour scellé sous l'arbre où la mère a enfanté l'amoureuse, c'est-à-dire vers le respect de l'amour dans la maternité et la douleur immortelles.

C'est la puissance dramatique de l'ode, la facilité qu'elle a de donner la parole aux personnages qu'elle évoque et le don d'ubiquité qu'elle possède, c'est le droit qu'on lui a de tous temps accordé de supprimer les transitions et de montrer sans avertissement préalable ce qu'elle voit elle-même avec les yeux d'un poète à la pensée rapide, passionnée, enthousiaste, ce sont ces caractères divers de la poésie lyrique qui, portés dans le *Cantique* à une puissance extraordinaire, permettent d'y voir un drame. Il y est en effet, mais c'est un drame à deux personnages.

Le *Cantique des Cantiques* est une ode d'amour, l'ode des odes, la chanson des chansons amoureuses, le *Donec gratus eram*⁶¹ de tous les siècles.

En vérité j'avais lu la *Vie de Jésus*, les *Apôtres*, *Caliban* et *l'Eau de Jouvence*, beaux livres qui font partie au premier titre de la vie du siècle, mais je n'avais pas lu le *Cantique* d'Ernest Renan lorsque, par un beau matin de mai, je crus comprendre couramment la *Chanson des Chansons* d'amour. Je n'avais pas lu Reuss, non plus, et n'y pensais pas encore... Qu'on me permette de m'abandonner au charme d'un souvenir, si personnel qu'il puisse paraître. Je dois, à mon vif regret, nécessairement me mettre en scène. Le péril de raillerie que court un auteur

⁶¹ NDLR. — HORACE, *Odes*, livre III, IX *Horatii et Lydiae dialogus*, vers 1 « Tant que je te plaisais... ».

dans l'emploi de ce procédé m'en fera pardonner, j'espère, l'apparente prétention et la familiarité.

II

Un beau matin de mai, à la campagne, en Provence, un homme s'éveille. Il se sent le cœur gai comme la couleur même du matin qui frappe à sa vitre. Le plaisir est d'autant plus vif qu'il est plus rare de s'éveiller un beau jour avec le bien-être complet, de se reprendre sans effort à la vie, de recevoir le soleil étincelant à la vitre et, par la croisée qu'on ouvre, les champs de vignes et d'oliviers et, là-bas, sur l'horizon, les têtes des palmiers qui dépassent la crête de la falaise et qui regardent la mer en rêvant de leurs frères d'Afrique, des palmiers du désert à l'ombre desquels Rebecca vient encore emplir sa cruche au puits et donner à boire au serviteur d'Abraham.

Une Bible ouverte traînait sur ma table. Le souffle du matin en souleva les feuillets. Un accord se fit dans ma pensée entre certaines images, sans lien entre elles, qui m'étaient restées du *Cantique* et le tableau du vivant renouveau encadré par ma fenêtre : « ... Partons de bon matin, disaient mes souvenirs ; allons voir si la vigne a fleuri... Quel doux parfum de vignes nouvelles !... Les pommiers, oh ! les pommiers en fleurs !... » Je cherchai les pages du *Cantique*. Et je lus.

Un charme m'envahit. La nature avait pris une voix. L'éternel féminin me chuchotait à l'oreille le verbe éternel. Cette voix, qui m'arrivait du fond de tant de siècles, me paraissait en même temps sortir d'une petite fleur rougissante, tremblante et pâle, qu'un amandier voisin tendait à portée de ma main jusqu'au bord de ma fenêtre.

D'un bout à l'autre, je lus, sans arrêt, attentif au développement d'une composition musicale, lyrique, sans pareille, où tous

les rêves d'amour ont des voix, où tous les désirs ont des formes, où les regrets pleurent, où la volupté s'exhale, où le poète réalise en lui fortement ses souvenirs, ses vœux, ses craintes, ses espérances, chœur d'idées si puissamment concrétées, exprimées, chantées, objectivées, que les siècles, dans l'ode, ont pu voir le drame à cent actes divers.

Les souvenirs de la vie ou les tableaux de la nature qui étaient sous mes yeux m'expliquaient le *Cantique*, le commentaient sans que ma volonté leur fit appel et en dégageaient pour moi le sens un et continu, écartant de mon attention les obscurités comme des accidents qui n'auraient touché qu'aux détails accessoires d'une statue et qui, tout en mutilant le marbre, ont laissé entière la beauté de l'œuvre. Et comme d'une statue antique, au moment où la pioche d'un paysan la met au jour, où il la dégage du sol et la relève, je voyais tomber quelques menus débris de marbre çà et là, et des écailles de terre durcie qui naguère adhéraient au marbre, cachant une délicatesse de modelé ou l'harmonie d'un contour... Et l'œuvre m'apparaissait debout, vivante et parlante, en pleine unité.

Je regrettai aussitôt qu'une œuvre si essentiellement lyrique ne se présentât nulle part aux lecteurs français, j'allais dire aux amoureux, avec le secours du rythme et de la rime, que les mélodies du *Chant des Chants* ne pussent leur arriver soutenues par une harmonie prosodique.

De là à la pensée d'essayer moi-même de faire un *Cantique* en vers français il n'y avait pas l'épaisseur d'un fil de la Vierge.

Il ne pouvait être question pour moi de la traduction d'un texte inconnu, mais seulement d'une interprétation d'après l'impression naïvement reçue. Ce qu'il fallait traduire n'était-ce pas l'impression en moi du *Cantique des Cantiques* ? Je chercherais pourquoi certaines images m'avaient frappé ; je négligerais celles qui, au contraire, m'avaient rendu impatient, parce

qu'étant trop particulières au lieu et à l'époque, elles avaient retardé en moi la sensation que me donnait l'unité du poème ; j'insisterais, au contraire, sur les images équivalentes ou seulement similaires (mais modernes) que les images de l'œuvre avaient éveillées de proche en proche dans mon esprit ; je traduirais même quelques-unes de celles qui ne sont pas dans le texte et que le texte avait produites en moi ; je suivrais l'unité du poème, le fil d'or conducteur, sans m'attarder aux nœuds, aux accidents ; je chercherais l'éternité des sentiments et l'universalité des images, tout en m'efforçant de garder celles qui me sont familières parce qu'elles sont aussi méridionales, — ou celles qui sont intelligibles pour tout le monde parce que les livres ou l'expérience les ont vulgarisées en ce siècle voyageur.

Je repassai alors volontairement par tous les sentiers de rêve où m'avait jeté la parole du *Cantique*. J'y semai des cailloux blancs pour les retrouver et, une heure après, j'étais au travail, heureux comme si j'eusse porté en moi la conception d'un chef-d'œuvre personnel.

III

Il s'agissait bien de traduction ! Lafontaine avait lu Baruch. Et j'avais lu le *Cantique*.

Si quelque ami fut venu me surprendre dans ma solitude : — « Avez-vous lu le *Cantique* ? » — « Assurément, dans Jacobi, Stæudlin, Ewald, Boëtcher, Hitzig, Reuss, et Renan ! » — « Pas possible ! Je viens de l'inventer ! Figurez-vous que j'aime une belle fille, ni brune ni blonde, mais si belle ! Belle pour moi qui l'aime ! Et les douces choses qu'elle me dit, comme Alix, en la saison des roses ! » N'est-ce pas que voilà, lecteur ami, le vrai ravissement : l'amour exprimé par la femme, dans une œuvre d'art ? À l'ordinaire, le poète est un homme ; c'est un homme

qui parle, supplie, implore, regrette, désire, aime enfin. Ici, d'abord, j'entends la femme — qui, d'ordinaire, se tait. Le cœur de la femme est un double mystère, par le fait et par le silence. Le cœur de l'homme reste mystérieux mais du moins il parle. Ah ! quel ravissement quand — ce qu'elle ne dit jamais, même pressée de questions par le bien-aimé, ce qu'à peine elle confirme avec un « oui » faiblement expiré, — quel ravissement quand elle le dit, quand elle le chante ! Cela est arrivé rarement, depuis les siècles. Eh bien, le *Cantique* a fait parler le mystère féminin. De là aussi son triomphe sur le temps, son droit à être placé dans la Bible. Il fallait conserver ce Verbe à côté des autres.

« *Ton nom est comme un parfum répandu,* » dit-elle. Et que d'autres parfums traversent la chanson ! Les parfums c'est tout l'Orient, c'est aussi le monde tout entier, car le parfum c'est la saison de l'amour, celle des fleurs, le renouveau de la vie. Un médecin, un peu trop moderne peut-être, plaisamment me disait un jour : « le siège de l'amour est dans le nez ! » Dans l'odorat plus que dans l'ouïe, plus que dans le toucher, la vue ou le goût, réside la magie du souvenir. Ouvrez le coffret, le reliquaire : une boucle de cheveux, un gant, un ruban fané, et dans le parfum flotte la vision, la présence réelle de la bien-aimée infidèle ou morte !... Le parfum, c'est l'évocation, le souvenir, l'amour. Oui, ce qu'il y a de plus invisible fait clairement voir. « Le ciel et la terre, Horatio, recèlent plus de mystères que n'en rêve votre philosophie. » Et tout le cantique est une cassolette où, dans la fumée des parfums de toutes sortes, flottent toutes les visions d'amour.

« *Je suis noire, mais je suis belle.* » — Pourquoi dirais-je « noire » ô mes amis ? Le *Cantique* est un chant d'amour qui est devenu le Cantique de l'amour. Je ne saurais laisser ce trait : il fait de la Sulamite la bien-aimée du seul poète, et d'un

poète qui tout à l'heure, donnant à l'amitié, du milieu des voluptés, une pensée généreuse, s'écriera : « Vous tous ô mes amis ! hâtez-vous, l'heure est brève, aimez et jouissez si vous êtes aimés... Partagez mes ivresses ! » La bien-aimée du *Cantique* doit rester celle du monde. Tous l'ont aimée, tous l'aimeront, doivent retrouver en elle celle qui leur dit : « Entraînez-moi ; mon cœur vous suit... » Ni brune ni blonde, mais belle à son amant ; ni brune ni blonde, et chacun de ces deux mots « blonde, brune », est chargé de vous la montrer telle que la désire votre cœur... Je précise pourtant plus que je ne voudrais. Qui sait ? c'est que peut-être un instant, quand ses yeux m'ont regardé, j'ai cru les reconnaître... Ainsi, selon le regard du lecteur, ils changeront de couleur comme fait l'eau selon le ciel qui passe au-dessus d'elle.

« *Dis-moi, toi qui m'aimes, où tu seras, avec ton troupeau, vers l'heure de midi ?* » Douceur virgilienne du rendez-vous demandé à voix basse par la bien-aimée au berger son amant. La chaleur fait la solitude. La solitude protège les amoureux... « Où seras-tu, à midi, quand les sentiers sont déserts, quand je pourrai, sans crainte d'être vue, te rejoindre sous la fraîcheur de l'ombre ? »

Il répond, l'amant heureux, indique à mots couverts un rendez-vous, puis s'écrie, dans l'élan de la joie, de l'amour partagé : « *Ô la plus belle ! je te compare au plus beau couple de chevaux attelés aux chars de Pharaon.* » Pour lui, non plus pour nous, quel éloge ! quels chevaux, en effet, devait avoir, dans la patrie des chevaux, le grand roi d'Asie, et quels chars, quels attelages ! quelles parures ! quels colliers ils devaient secouer du balancement de leurs têtes ! Et quel respect à l'Oriental pour le cheval, dont il fait son ami. Que de traits sont là perdus pour nous ! L'attelage archéologique, nous ne le voyons plus. Nos chevaux sont anglais... N'importe, c'est beau, un che-

val ! Chacun le sait, ne fût-ce que par Buffon dont je retiens une épithète : Le cheval est *noble*. L'aisance des mouvements, la fierté du port de tête — le cheval arabe surtout — méprisé à Paris — a cela au suprême degré, avec une incomparable souplesse qui, à chaque pas, fait saillir les moindres muscles, les plus fines veines, de l'encolure à la croupe. — Eh bien soit, « *Je te compare à la beauté d'un cheval* »... Oui, M. de Sacy a cette fortune d'expression : « Je te compare à la beauté d'un cheval »... Cela est elliptique, hardi sans doute, peu français ce semble ; il faudrait : « Ta beauté, je la compare à la beauté d'un cheval, » — mais la rapidité du tour ne convient-elle pas ici à l'image ? Oui, ta beauté est égale à la somme d'idées de beauté qu'éveille en moi la vue d'un cheval, non plus attelé par ce temps de harnais bourgeois, mai nu, libre, échappé... — Il servira tout à l'heure encore, ce cheval ; il me rendra la rapidité des petits des biches, trop rares en France aujourd'hui, pour que sans invraisemblance on en puisse parler souvent.

Du reste, n'ai-je pas moi-même admiré l'autre jour mon cheval échappé, tout nu, à travers les vignes ? N'ai-je pas pensé bien des fois, en passant ma main dans la longue crinière noire : c'est une chevelure ? — Et sa gorge de cygne n'a-t-elle pas des grâces dignes de la beauté féminine ? N'aurai-je pu dire cela pour mon compte ? En vérité je ne traduis pas la lettre d'un livre mais ma propre pensée en disant : « Je te compare à la beauté de mon cheval. »

Voici le printemps ; l'odeur du printemps court partout... — « *Ma colombe, qui te trouves au creux des roches escarpées...* » Toutes nos falaises provençales sont creusées d'abris pareils, de grottes que déjà j'ai revues, enfant, dans Virgile.

L'odeur de la vigne se répand ; voici les figues-fleurs. « ... *Prenez tous les petits renards qui ravagent la vigne.* » Délicieux détail !... J'étais un jour en Camargue, au bord du Rhône, fin

mai. J'entendis un des *bayles* (chef de paysans), du domaine où je recevais l'hospitalité, dire à un valet : « Il faudra détruire une bonne fois tous les petits lapins qui dévorent la vigne. Ah ! les coquins, ils fourmillent ! Et de la vigne, il n'y en a plus trop ! »

— « Ah ! lui dis-je, (et je ne songeais pas alors au *Cantique*) les lapins vous mangent la vigne ? » — « Oui certes, quand elle est tendre ainsi, ils viennent pour manger les bourres (les bourgeons), et les poules aussi en mangent, et les mangeurs de figes aussi (les renards) en mangent volontiers, et le premier chien venu qui traverse le champ fait tomber les bourgeons et gâte tout. François, il faut en détruire le plus possible, des petits lapins ! »

J'ai su depuis que tel commentateur va chercher bien loin l'explication des petits renard du *Cantique*. L'un d'entre eux y voit les gardes du palais qu'il s'agit de chasser. Le verset des petits renards n'est qu'un dernier trait, bien vivant, charmant, qui achève de peindre la saison d'amour. Les figes-fleurs paraissent et les petits renards, qui sont en réalité de petits mangeurs de figes, gâtent la vigne, soit en mangeant les jeunes bourgeons, soit en les faisant tomber quand ils traversent le champ de vignes pour aller au figuier, ou seulement quand ils viennent s'ébattre au clair de lune, pendant que père et mère renards chassent les petits lapins bien attentifs, eux, à grignoter les bourgeons ou les fleurs de vigne.

Ainsi, à travers les siècles, le poète du *Cantique* et le bayle camarguais peignent d'un même trait la saison du renouveau.

« *Il m'entraîne dans son cellier...* » — Oh ! les celliers des pays chauds ! Il y a des endroits qui n'ont de l'ombre qu'à certaines heures, le cellier est toujours frais pour que le vin y demeure. Pour rester frais il doit être obscur, exposé au nord ; nulle fenêtre ; à peine une meurtrière ou deux, comme aux étables, donnant un filet de jour sans soleil. L'odeur des grappes

y est permanente, y enivre toujours un peu. La bacchante de septembre y laisse traîner tout l'an un lambeau déchiré de sa robe tachée de lie. C'est un lieu de mystère, ouvert rarement, et où nos garçons du midi cherchent des cachettes quand on joue avec les belles filles à : « je te vois ! tu ne m'auras pas ! »

Voilà bien le réduit des amours rustiques, aux pays chauds. Obscurité, silence, ivresse.

« *Je l'ai cherché, durant les nuits brûlantes* »... C'est la grâce et l'énergie du désir féminin. Rien ne l'arrête. Qui ne sait que l'aveu une fois fait, la première pudeur vaincue, la femme ose tout. Elle se lèvera, courra la ville, bravera les gardiens de nuit, ces *serenos* espagnols qui, chez nous, crient encore d'une voix dolente : « Il est mi...nuit ! il fait beau...temps ! »

« *Je l'amènerai chez ma mère, dans la chambre où j'ai été conçue...* » Appel au mystère, au souvenir de la naissance, à l'idée de maternité qui consacre et engage éternellement. Ce qu'elle demande, la bien-aimée, c'est l'éternité de l'amour. La volupté, oui, mais la douleur ! la douleur, oui, mais la tendresse, — à jamais.

Qu'est-ceci ? Une fanfare ! Salomon qui passe ! M. Reuss ne s'explique pas ce passage, cette apparition du roi dans la Chanson et conclut à une interpolation. Et je me dis : oui, tout à coup le poète pense au roi Salomon et dépeint son luxe, l'appareil de sa puissance et de sa gloire :... « *Regardez, filles de Jérusalem, regardez le roi Salomon, avec la couronne dont l'a couronné sa mère au jour de sa noce et de la joie de son cœur !* »

Et tout de suite après, — sans transition : « *Que tu es belle, ô mon amie, que tu es belle ! Ton cou est pareil à la tour bâtie par David ; mille boucliers y sont suspendus avec les carquois des guerriers.* »

N'est-ce pas comme si le poète avait dit : « Voyez Salomon qui passe !... Voilà le luxe, les trésors, — la puissance de Salo-

mon ! Et voici la mienne, — qui vaut mieux ! » — C'est la chanson populaire d'Alceste : « Le roi a une belle ville, Paris, la grand-ville !... J'aime mieux ma mie, ô gué ! ma mie est plus belle ! »

Toutefois, la peinture développée de l'appareil fastueux qui entoure le roi ne nous frappe pas comme elle pouvait frapper le contemporain de Salomon. Elle n'est aujourd'hui pour nous qu'un détail archéologique, une de ces images qui nous distraient de la sensation que doit essentiellement nous donner le poème. Je l'omets.

La même opposition entre l'orgueil des rois et l'orgueil des amants se retrouvera, autrement forte, un peu plus loin. Il faut même bien voir que le cortège de Salomon ne défile ici que pour permettre plus loin au poète un *rappel* de grand effet : « *Qu'il y ait soixante reines et quatre-vingts concubines et des vierges sans nombre... ma colombe est unique !* »

Si l'on songe à ce rappel, — loin d'être dû à une interpolation comme le croit M. Reuss, — la peinture du luxe royal, si méprisable à côté des beautés de l'unique, est un trait d'art achevé.

« *Ma sœur, mon épouse, jardin clos ; grenadier en fruits, troène, arbre parfumé !* » — Ici, comme Ève après la faute, la Sulamite voile sa nudité avec tous les feuillages de la nature sacrée. Elle se couvre d'un enlacement d'images naturelles, comme un voile transparent plus chaste que la nudité, quoi qu'on ait pu dire de l'impudeur des voiles, plus chaste parce qu'en détournant l'esprit des choses voluptueuses pour rappeler l'idée d'immortalité de l'amour, de fécondité universelle, il fait songer au mystère, et que tous les mystères sont religieux.

« *Je le cherchai, le guet me trouva, ils me battirent !* » — Rien de saisissant comme cette rencontre de soldats. Voilà donc le secret de l'amoureuse — violé, le mystère livré ! « *... Ils m'ôtèrent mon voile !* » ... Voilà l'amour aux prises avec les exigences, les commérages, les préjugés sociaux.

Dans le poème achevé de l'amour, il fallait cette angoisse de la révélation du cher secret au monde qui le bafoue grossièrement, qui insulte et qui frappe. Ce trait, capital, ne pouvait manquer de traverser les joies de la Sulamite, puisque l'œuvre a vécu comme un chef-d'œuvre complet.

« *... Mon bien-aimé est beau...* » — À l'encontre de M. Reuss, je ne vois rien de ridicule à cet éloge excessif du bien-aimé. « N'est-il pas le plus beau, puisque je l'aime ? » C'est au contraire, toujours, encore, un trait général, essentiel de l'amour. J'ai entendu plus d'une fois la fermière voisine dire en provençal à ses enfants : « Vous êtes mes *pièces de biens*, mes châteaux et mes carrosses, plus beaux que les anges et que les saints couronnés ! »

C'est le refrain de cette bonne mère ; je l'entends depuis vingt ans. Elle le leur chante toujours.

« *Que ta démarche est belle !* » — Il la dévoile entièrement, la bien-aimée, lui qui tantôt lui jetait comme un manteau tous les feuillages de la création. C'est que la passion monte, et bientôt ne se connaît plus... Voici le palmier : « *... Je monterai sur le palmier !...* » J'ai préféré l'image du palmier mâle, qui pour féconder l'air, dit Musset,

« N'a qu'à jeter au vent son voile parfumé ! »

« *Allez voir si les grenadiers ont fleuri...* » J'ai insisté, car j'ai souvenance de l'émotion que nous éprouvions, enfants, à regarder au cœur d'une fleur de grenadier.

« *Le pommier sous lequel ta mère t'a enfanté...* » Toujours le sacre de l'amour par le souvenir de la maternité, de la douleur. J'ai eu un ami qui avait été mis au monde en pleine campagne, sous un olivier de son champ. Il ne pouvait voir cet arbre sans émotion. « Là, répétait-il, ma mère fut obligée de s'asseoir à demi-morte ; là, elle a souffert en me donnant le jour. Sous cet

arbre, je ne pourrais dire un mensonge, ni surtout plaisanter d'amour ; mais j'y viens avec ma femme et avec mes enfants. »

« *Pressez-moi comme un sceau qui scelle votre cœur.* » Ainsi presser sur son cœur l'être qu'on aime, c'est sceller l'amour ! Qui pourra dire que cette image à elle seule ne signifie pas : « respect absolu et fidélité ? » Quoi de plus sacré que le sceau gravé au chaton de bague des rois ?

Le chant monte, s'élève, la conception générale du haut amour s'affirme, s'exprime. De la Sulamite, d'une femme à toutes, d'un amour à l'autre ! Ce que Shakespeare a répété du crime : « L'océan ne l'effacerait pas », — le *Cantique* le dit de l'amour. Rien de plus fort : « les fleuves, les océans ne l'éteindraient pas ! »

À présent la composition nous semble achevée⁶². Elle s'est assise sur la masse d'un groupe de grandes idées générales, non plus en puissance, mais formulées, révélées, actives... C'est comme une péroraison.

L'hébreu ne s'arrête pas. Il donne une pensée à l'avenir, à l'enfant : « *Notre sœur est encore petite.* » Que sera-t-elle pour l'amour ? son cœur sera-t-il ou non enclin à la fidélité ? Pensée charmante. Tout à l'heure nous allons voir l'espoir des vignes, la fleur, et dans la fleur nous voyions le fruit, l'avenir. Voici que nous regardons au cœur de l'enfance, fleur aussi, l'amour futur. Délicatement on interroge, on s'inquiète, on avise.

« ... *Si pour la fermeté elle est comme une muraille ;* » j'ai dit : « comme une citadelle. » Et ce n'est pas pour rien que, dès les premières strophes, j'ai montré la grotte du rendez-vous « près de la citadelle. » Je songeais déjà à cette réponse du bien-

⁶² Obéissant à cette impression, j'ai arrêté ici la composition ; toutefois j'ai conservé le verset ou la strophe de la petite sœur avant ce que j'appelle le Chant de l'amour triomphant : « *Pressez-moi comme un sceau...* ».

aimé, bizarre peut-être pour d'autres que pour un habitant des rivages de la mer, aux environs d'une ville de guerre. Je la vois de ma fenêtre, la citadelle d'amour, toujours ferme quoique bien vieille, fière entre beaucoup d'autres qui sont modernes, je vois la tour debout sur un roc formidable, tout creusé de grottes naturelles, pleines d'ombre, obstruées de fenouils et de figuiers, hantées par des milliers de martinets tournoyants et crieurs.

Sous la citadelle, dans ces grottes où, adolescents, nous allions, par des sentiers de chèvres, rêver d'avenir devant la mer, — j'ai toujours senti la grâce des lieux faits pour l'amour, la grâce de la volupté même, dominée par l'idée de fidèle défense et d'immutabilité à travers le temps.

« ...*Salomon avait une vigne à Bâal-Hamôn...* » Voici le retour de la pensée vers Salomon, un rappel vraiment plein d'art : « Salomon a des vignes gardées ; les gardes sont payés fort cher ; mais ma vigne à moi est à moi ; je la garde moi-même ! Paye bien cher tes gardes, ô Salomon ! moi, ma vigne est mienne !... J'aime mieux ma vigne, ô gué ! j'aime mieux ma vigne !... »

Est-ce fini ? non, pas encore. Une composition lyrique reprend à son gré un refrain. Ici, c'est l'adieu de la Sulamite qui sépare encore une fois les amants, jusqu'au prochain rendez-vous... « *Fuis, ô mon bien-aimé, fuis comme un faon rapide...* »

...Et la voix qui chantait

S'éteint, comme un oiseau se pose ; — tout se tait.

IV

En résumé j'ai vu, entendu, dans le *Cantique*, une ode à deux voix, la voix de l'amant, la voix de l'amoureuse. De temps

à autre, le poète imagine de faire dialoguer sa bien-aimée avec un invisible chœur de jeunes filles, de la faire louer, regretter, appeler, tour à tour, par les compagnes ; célébrer par les vierges, au grand jour des épousailles.

Mais tout ce drame, il m'a semblé le suivre dans les yeux mi-clos de la bien-aimée, dans les yeux de l'amant qui la regarde dormir ou plutôt rêver, s'abandonner à l'extase d'un demi-sommeil.

Tous deux, ils sont côte à côte et lassés de voluptés : « Ne l'éveillez pas, dit-il ; laissez dormir paisiblement celle qui repose ; laissez-la s'éveiller d'elle-même ! » Et elle, pâmée, murmure l'amour et, de vision en vision, le déroule tout entier comme un tapis d'Orient brodé d'or et de soie, d'une prodigieuse variété de dessins harmoniques, où le songe et la réalité se mêlent, sortent l'un de l'autre, composés, décomposés à l'infini — et de temps en temps : « Laissez, soupirez l'amoureux, laissez dormir en paix celle qui repose ! »

C'est un échange de souffles passionnés et d'âmes alanguies dans l'extase amoureuse, quelque chose comme le songe éternel de toutes les nuits d'été.

Et pour marquer, dès le titre même, que j'ai tenté de traduire non pas le texte mais le sens le plus intérieur et le plus général du *Cantique des Cantiques*, j'ai intitulé mon interprétation : L'ÉTERNEL CANTIQUE.

J. A.

Paris, 23 janvier 1885.

Jean AICARD

L'ÉTERNEL CANTIQUE

LA BIEN-AIMÉE.

Comme un faon à la fois familier et farouche,
Je l'ai suivi partout ; il voulait fuir... en vain !

Sa poitrine m'enivre. Elle tente ma bouche
Comme une coupe d'or où rayonne un beau vin.

Votre nom, ami, charme notre oreille
Comme un flot répandu d'huile ambrée et vermeille
Charme l'odorat et les yeux.
À cause de ce nom charmant et glorieux,
D'autres vous aiment bien, moi je vous aime mieux.

Entraînez-moi : nos cœurs vous suivent à la trace...
Mon maître m'a menée au fond d'un bois secret ;
Là, lorsqu'à ses bras forts j'abandonnai ma grâce,
J'ai cru que mon âme mourait !

Je ne suis ni brune ni blonde,
Mais je suis belle à mon amant ;
Comme la nuit douce et profonde
Mes yeux sont noirs et doux profondément ;
Cependant je suis toute blanche,
Quoique née au soleil sous un ciel toujours clair...

Telle au sommet de la vague qui penche
Blanchit au plein soleil l'écume de la mer !

Ô vous que suit mon cœur et dont tout me sépare,
Dites, où prendrez-vous le repos de midi ?
Désignez bien l'endroit, de peur que je m'égare !
J'irai d'un pied tremblant, j'irai d'un cœur hardi.

LE BIEN-AIMÉ.

Si vous l'ignorez, ô la plus belle,
En suivant la falaise, allez vers l'orient...
Vous savez ce roc creux, près de la citadelle,
Où les martinets tournent en criant ?
Là j'ai fait une hutte avec du jonc pliant :
C'est un nid suspendu comme un nid d'hirondelle.

Vous que j'aime, que j'aime tant,
Ô ma belle, je vous compare
À la beauté souple et rare
De mon jeune cheval échappé qui s'effare
Et, joyeux, bat le sol de son pied palpitant !

Votre joue est un fruit qui sent sa fleur encore.
Votre col souple appelle un collier de baisers.
Votre soupir est frais comme un souffle d'aurore
Dans les bois par les feux de l'aurore embrasés.

LA BIEN-AIMÉE.

Mon bien-aimé sommeille, avec de calmes poses,
Un bras sur ses cheveux épars dans les coussins ;

Je veux mordre à sa joue, à ses lèvres mi-closes
Comme à des grappes de raisins ;
Je le ferai dormir, comme un bouquet de roses,
Caché dans l'ombre, entre mes seins.

LE BIEN-AIMÉ.

Oh ! comme mon amie est belle ! oh ! qu'elle est belle,
Avec son doux regard profond de tourterelle !

LA BIEN-AIMÉE.

Oh ! comme il est charmant, qu'il est beau mon ami !
Elle est en fleurs, la couche où nous avons dormi !

LE BIEN-AIMÉ.

Ma bien-aimée est blanche et svelte, au lys pareille.
Mon aimée est un lys et je suis une abeille.

LA BIEN-AIMÉE.

Mon aimé ressemblait au blanc pommier fleuri ;
J'ai désiré longtemps son ombre qui me touche,
Et je me suis enfin assise à son abri,
Et j'ai goûté son fruit savoureux à ma bouche.

Dans son obscur cellier n'entre jamais le jour,
C'est là qu'il m'a soufflé doucement son amour.

Entassez des fleurs sous mon corps qui ploie,
Soutenez-moi de fleurs ; apportez-moi des fruits...

Je languis d'amour ; je faiblis de joie...
Je m'évanouis.

Sa main gauche soutient ma nuque qu'elle presse
Et sa main droite me caresse.

LE BIEN-AIMÉ.

Je vous conjure tous, par ce soleil brillant,
De ne point éveiller ma belle qui repose...
Laissez sa main pendante et sa paupière close
Jusqu'à ce qu'elle-même appelle — en s'éveillant.

LA BIEN-AIMÉE.

Mon bien-aimé s'approche :
... J'entends le pas de son cheval de roche en roche ;
Il saute la montagne ; il descend le coteau ;
Il vient, c'est lui, je le verrai bientôt...
Son cheval est pareil à la chèvre indocile ;
Ils bondissent tous deux et l'œil ne les suit pas...
Il laisse son cheval aux portes de la ville...
Et derrière mon seuil, — il vient... j'entends son pas !
Il regarde à travers la grille, à la fenêtre ;
Mon bien-aimé me parle ; il me dit : « Levez-vous,
Ô mon unique amour, ma colombe, ô doux être,
Venez, l'hiver a fui : le printemps est si doux !

« Levez-vous et venez ; la saison de la pluie
Pour longtemps s'est enfuie ;
La fleur de la vigne paraît ;
La tourterelle emplît de soupirs la forêt ;

On sent l'espoir en fleurs dans les vignes prodigues
Et le figuier brunit sous les premières figues...
Mon unique beauté, mon amour, levez-vous,
Levez-vous et venez... le printemps est si doux !

« Ô ma colombe, ma colombe,
Paraissez dans le creux du rocher qui surplombe !
Montrez, au bord du nid suspendu sur la mer,
Ce visage qui m'est si cher ;
Et votre voix suave et tendre,
Votre voix, oh ! je veux l'entendre !... »

Il faudra prendre, amis, car la vigne est en fleurs,
Tous ces petits renards qui ravagent la vigne...

Mon maître est à moi : j'en suis digne ;
Et moi je suis à lui : j'ai dormi sur son cœur,
Jusqu'à l'heure où le jour commence à reparaître
Au bord de ma fenêtre...

Mais il le faut, ami,... va... pars... nous nous aimons...
Cours, prompt comme un chevreau qui bondit sur les monts !

J'ai cherché dans mon lit, durant les nuits brûlantes,
Celui qu'aime mon cœur ; je ne l'ai point trouvé.
C'est son nom qui passait sur mes lèvres tremblantes
Dans un songe inachevé.
Mon bras s'est étendu : je ne l'ai point trouvé...
J'avais rêvé !

Debout ! je ferai le tour de la ville.
Sur chaque place, à chaque carrefour,

Je cherche celui que j'aime d'amour.
 Désirs perdus ! peine inutile !
 Je multiplie en vain mes regards et mes pas :
 Je ne l'ai point trouvé, je ne le trouve pas !

Quelqu'un m'a rencontrée, une amie, une femme :
 « Dites, avez-vous vu celui qu'aime mon âme ? »
 Lorsque nous fûmes loin des murs de la cité,
 Nous l'avons rencontré, nous l'avons arrêté...
 Il ne quittera plus les bras dont je l'enlace,
 Tant qu'il ne sera pas venu prendre sa place
 Dans la chambre où ma mère, en me donnant le jour,
 Tressaillit en son cœur de douleur et d'amour !

LE BIEN-AIMÉ.

Laissez dormir en paix ma belle qui repose ;
 Je vous adjure tous par ce soleil brillant,
 Laissez sa main pendante et sa paupière close
 Jusqu'à ce qu'elle-même appelle — en s'éveillant.

Oh ! que ma bien-aimée est belle, qu'elle est belle,
 Avec ses doux regards profonds de tourterelle !

Vos cheveux sont plus fins que ces fils d'argent clair
 Qu'on voit flotter parfois dans l'air.
 Assemblés sur la nuque et roulés sur eux-mêmes,
 Ils se massent, tordus au-dessus du beau front,
 Comme des troupeaux couchés sur un mont.

Votre joue est un fruit que je goûte et que j'aime.
 Vos dents sont la blancheur même ;

La salive au soleil y luit par points ardents.
 La bouche s'ouvre : on voit dedans
 Gencives roses, blanches dents ;
 À la mienne elle s'est offerte
 Comme une grenade entr'ouverte.

Votre lèvre est de pourpre et la parole en sort
 Légère, avec un timbre d'or.

Votre soupir est frais comme un souffle d'aurore.
 Votre joue est un fruit qui sent sa fleur encore.
 Doucement incliné, relevé tour à tour,
 Ce cou, lorsqu'il se dresse, est fier comme une tour.

Au vallon de vos seins dort le nid de l'amour ;
 Votre sein, où l'amour parmi les lys repose,
 Double mont couronné d'un souvenir de rose,
 Est une cime où tombe un trait naissant du jour !

Vous êtes toute belle, ô mon unique aimée !
 Il n'y a point de tache en vous.
 Venez —, pour être couronnée, —
 Des plages de la mer sonore et parfumée,
 Des montagnes de roche où sont les lions roux ;
 Des plaines, des vallons, venez, ma bien-aimée,
 Venez, je serai votre époux !
 Venez, vous serez couronnée !

Ô mon épouse, ma sœur,
 Vous avez blessé mon cœur...
 Un regard de vos yeux m'a fait cette blessure,
 Un pli de votre robe, un nœud de la chaussure,

Un petit cheveu fou
Qui flottait sur le cou.

Que ta poitrine est belle, ô ma douce maîtresse !
Ta poitrine ferme et tes seins,
Comme des grappes de raisins,
Sont tout gonflés de ta jeunesse
Et donnent la joie et l'ivresse.

Je respire, enivré par ce souvenir cher,
Le parfum de ton corps demeuré dans ma chair.

Ta bouche, ô mon épouse, est comme une corolle ;
Ta langue est le pistil qui distille le miel
Pour l'amour, abeille du ciel !
Et ta langue m'est douce autant que ta parole.

Un miel est sous ta langue et des parfums charmants
Sortent de tous tes vêtements.

Ô ma sœur, mon épouse, ô fontaine scellée !
Jardin clos ! fleur emmiellée !
Délices, fleurs et fruits !... et parfums merveilleux !
Charme du cœur, charme des yeux !
Tout en elle est pour moi ! c'est le puits d'eau vivante
Où s'étanche la soif de mon âme fervente,
Et qui court à grands flots sur le coteau penchant !
Levez-vous, aquilons, du nord et du couchant,
Du midi, de l'aurore,
Soufflez de toutes parts sur les fleurs de mon champ,
Pour que tout le parfum vers mon cœur s'évapore !

LA BIEN-AIMÉE.

Vienne mon bien-aimé, qu'il vienne cette nuit
Dans son jardin goûter son fruit !

LE BIEN-AIMÉ.

J'y suis ; je suis venu pour respirer mes roses,
J'ai recueilli mon cher parfum,
J'ai touché mes fruits un à un,
J'ai bu le miel caché dans les lèvres mi-closes...

Ô mes amis, vous tous, si vous êtes aimés,
Vivez, enivrez-vous de souffles parfumés !
L'amour est doux par-dessus toutes choses :
Vivez et hâtez-vous, si vous êtes aimés !

LA BIEN-AIMÉE.

Je dors et mon cœur veille.
On heurte à mon seuil, je prête l'oreille :
C'est le bien-aimé !

« Ouvrez-moi, dit-il, trésor enfermé,
Mon épouse sans tache, ô ma blanche colombe !
La rosée abondante tombe
Et mouille mes cheveux dans la fraîcheur du soir.
Ma tête en est chargée ; ouvrez, mon cher espoir ! »

J'avais quitté ma robe, il faut que je m'en couvre ;
Et j'avais éteint mon flambeau ;
J'avais lavé mes pieds dans les parfums et l'eau...

Dois-je marcher pieds nus ?... Attendez-moi, que j'ouvre !
 Mon bien-aimé toucha le loquet, dans la nuit,
 Et mon sein fut troublé jusqu'au fond, à ce bruit.

Je me levai ; j'ouvris toute grande la porte,
 Ayant tiré le verrou ;
 Plus personne — que moi, debout, mais comme morte ;
 Il s'en était allé, comment ? pourquoi ? par où ?
 Et mon âme coula, lointaine, anéantie,
 Morte, comme sa voix partie !

Je l'appelai... sans doute il était loin !
 Je le cherchai et ne le trouvai point...

Et les gardiens de nuit alors m'ont rencontrée,
 Frappée ! et m'ont ôté ma robe déchirée !
 Hélas, ô mon amour ! les gardiens des cités,
 Comme ils nous ont insultés !

Ô mes compagnes, mes amies,
 Si vous n'êtes point endormies,
 Allez, dès la pointe du jour.
 Dire à mon bien-aimé que je languis d'amour !

LES COMPAGNES.

Ô la plus chère, ô la plus belle,
 Quel est celui que vous nommez
 Le bien-aimé parmi les bien-aimés,
 Au nom duquel ainsi votre voix nous appelle ?

LA BIEN-AIMÉE.

Par la blancheur de son teint,
 Par la rougeur de sa bouche,
 Il triomphe, pareil au mont neigeux que touche
 Le rayon pourpre du matin !
 Son front est pur comme l'or même ;
 Les cheveux de celui que j'aime
 Sont fins et beaux,
 Noirs comme l'aile des corbeaux.

Ses yeux aux ardentes prunelles,
 Flammes qui brûlent sous des eaux,
 Sont doux et purs comme des tourterelles
 Qui boivent à de clairs ruisseaux.

Sur la fermeté de sa joue
 Un duvet soyeux se joue,
 Odorant et léger, pour la grâce pareil
 À la touffe du thym frémissante au soleil.

Sa lèvre, où le baiser tremble,
 Par sa douceur cachée, au lys même ressemble.
 Sa main ambrée est faite au tour.
 Sa poitrine m'attire et respire l'amour.
 Souple est son corps, toujours noble sa pose ;
 Sa jambe fermement sur la terre se pose.
 Comme un mont fier, qui voit le ciel de toutes parts,
 Sa figure hardie élève ses regards.

Selon qu'elle appelle ou qu'elle repousse,
 Sa voix sait tour à tour être éclatante et douce...

Mais moi je n'entends de tous ses discours,
Que le son de sa voix qui me charme toujours.

Tel est mon bien-aimé, tel est celui que j'aime,
Ô mes sœurs, d'un amour suprême !

LES COMPAGNES.

Où donc est allé votre bien-aimé,
Au nom duquel ainsi votre voix nous appelle,
Ô vous la plus belle ?
Nous vous suivrons : notre cœur est charmé ;
Nous irons avec vous chercher le bien-aimé !

LA BIEN-AIMÉE.

Il est dans son jardin ; il y cueille des roses,
Des roses et des lys, toutes mes fleurs écloses !
Il m'est revenu dans la nuit :
Il est à moi... je suis à lui !

LE BIEN-AIMÉ.

Vous êtes, ô ma bien-aimée,
Ô mon épouse, ma sœur,
Vous êtes la plus belle et pleine de douceur,
Et terrible comme une armée !

Détournez vos yeux de moi,
Car c'est pour fuir vos yeux que j'ai fui tout à l'heure !
Détournez de moi, de peur que je meure,
Ces yeux, ma joie et mon effroi !

Vos dents sont la blancheur même.
Vos cheveux sont plus fins que ces fils d'argent clair
Qu'on voit flotter parfois dans l'air.
Votre joue est un fruit que je goûte et que j'aime...

Il est au monde, il est des rois et des puissants
Ayant à leur côtés des reines
Ou des maîtresses souveraines,
Sur des trônes, dans des palais éblouissants ;

Et sans nombre ici-bas sont les vierges sereines
Aux yeux baissés, aux seins naissants...

Une seule est à moi, parmi toutes choisie,
Reine de par la poésie !

Et les vierges l'ont vue, et les femmes des rois,
Et toutes l'ont louée et n'ont eu qu'une voix :
« Quelle est cette beauté, belle comme on en rêve,
Ont-elles dit toutes en chœur,
Cette femme qui vient comme l'aube se lève,
Éclatante à nos yeux comme un soleil vainqueur,
Douce de la douceur d'une nuit embaumée,
Terrible en même temps comme toute une armée ? »

LA BIEN-AIMÉE.

Je suis descendue au jardin pour voir
Si la vigne en fleurs permettait l'espoir,
Et si, dans la fraîche vallée,
Les grenadiers, au fond de leur fleur étoilée,
Montraient le fruit déjà conçu...

Où j'étais, je ne l'ai plus su !
Et mon âme en moi s'est toute troublée.

LES COMPAGNES.

Les vignes en fleurs permettent l'espoir ;
Revenez, revenez, nous voulons vous revoir !

LE BIEN-AIMÉ.

Et que verrez-vous en elle,
Sinon la beauté solennelle
Des fanfares de guerre en un camp tout armé ?
Oh ! comme ta démarche est belle,
Et gracieux ton pied dans la soie enfermé !

Qui dira la splendeur superbe de tes hanches
Ondoyantes, fermes et blanches !

Sur l'éclat de ton ventre, et rose avec pâleur,
Le nombril délicat s'ouvre comme une fleur.

Ton ventre a la blancheur des lys et tes mamelles
Sont deux colombes jumelles.

Ton col est une tour ivoirine et tes yeux
Sont des sources, des eaux où nagent les grands cieux.
Ton jeune front est fier autant que gracieux.
Les ailes de ton nez palpitent transparentes :
Les roses des rosiers sont un peu leurs parentes.
Tes fins cheveux subtils luiraient d'un feu pareil,
S'ils étaient filés avec du soleil !

Oh que vous êtes belle et gracieuse, ô femme,
Vous ma très chère et les délices de mon âme !
Vous êtes comparable au palmier du désert
Et, de près ou de loin, tel que le palmier vert,
De mon cœur grand ouvert
J'exhale, en même temps que les mots de ma bouche,
Un amour merveilleux qui vous cherche et vous touche !

Votre lèvres soupire : un frais parfum en sort.
L'arôme de vos seins est un vin doux et fort.

LA BIEN-AIMÉE.

Qu'il s'enivre de moi car le breuvage est digne
D'être bu par lui, savouré longtemps
Entre ses lèvres et ses dents.

Sortons dès le matin, allons voir dans la vigne
Si les bourgeons n'ont pas péri,
Et si la rouge fleur de grenade a fleuri...
Fuyons les cités, cherchons les villages ;
Levons-nous matin, c'est le bon du jour ;
Cherchons dans les bois les endroits sauvages,
Et là, mon amour,
Je vous offrirai la fleur purpurine
De ma bouche et de ma poitrine !

Oh ! qui me donnera le bonheur le plus doux,
Celui de vous avoir, mon amant, pour époux !
Afin qu'on pense, afin qu'on dise :
« Il pourrait lui donner un baiser devant tous ! »
Et pour qu'à l'avenir aucun ne me méprise !

Chez ma mère je veux vous conduire demain ;
Là, vous me prendrez par la main...

Sa main gauche soutient ma nuque qu'elle presse
Et sa main droite me caresse.

LE BIEN-AIMÉ.

Je vous conjure tous, par ce soleil brillant,
De ne point éveiller ma belle qui repose ;
Laissez sa main pendante et sa paupière close
Jusqu'à ce qu'elle-même appelle, en s'éveillant.

LES COMPAGNES.

Qui donc est celle-ci qui paraît, qui s'élève
Comme sur le désert l'aurore d'un beau jour ?
Elle s'appuie au bras du bien-aimé qui rêve :
Ils sont pleins de délice et rayonnants d'amour !

LE BIEN-AIMÉ.

Voici l'arbre en fleurs, à l'ombre féconde,
Où celle qui t'a mise au monde
A souffert de grandes douleurs ;
Voici l'arbre : il est tout en fleurs !

LA BIEN-AIMÉE.

Notre sœur est petite encore ;
Son sein est une fleur qui n'est pas près d'éclore ;
Que ferons-nous d'elle le jour
Où son cœur parlera d'amour ?

LE BIEN-AIMÉ.

Si pour la fermeté c'est une citadelle,
Sur son ferme cœur bâtissons la tour
D'un impérissable amour !
Si c'est une porte en airain fidèle,
Gravons sur cet airain qui résiste et défend
Le chant de l'amour triomphant.

LA BIEN-AIMÉE.

Moi-même, ô mon époux, je suis la citadelle :
Élevez sur mon cœur votre sublime tour !
Et je suis la porte en airain fidèle :
Gravez en moi le chant triomphant de l'amour !

LE BIEN-AIMÉ.

Pressez-moi comme un sceau qui scelle votre bouche,
Pressez-moi comme un sceau qui scelle votre cœur !
L'amour soumet tout ce qu'il touche ;
C'est l'inévitable vainqueur :
Il est, comme la mort, inflexible et farouche ;
Il est immortel et fort
Comme la mort !
Il ravage les corps, il dévaste les âmes
Comme les tourments de l'enfer !
Les lampes qu'il transmet sont des lampes de fer,
De feu, — de fer et de flammes !
Les déluges ont pu tomber du ciel en bas
Sans étouffer l'amour sous les masses de l'onde,
Et tous les océans, tous les fleuves du monde
Déborderaient sur lui qu'ils ne l'éteindraient pas !

BIBLIOGRAPHIE

Introduction à la Bible, 2^e édition revue et corrigée, Paris, Desclée & C^{ie} éditeurs, 1959, volume I « Ancien Testament », IV^e partie « Les Ketûbîm ou hagiographes », Section II « Les autres hagiographes », Chapitre III « Le Cantique des cantiques », pages 655-666.

AICARD (Jean), *L'Éternel Cantique. Recueil de poésies*, Paris, librairie Fischbacher, 1885, in-8°, 50 pages.

RENAN (Ernest), *Le Cantique des cantiques traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème*, Paris, Michel-Lévy frères, 1860, in-8°, xiv-211 pages, préface et analyse aux pages I-XIV et 1-148. — 2/ Paris, Michel Lévy frères, 1861, in-8°, xiv-211 pages. 3/ Paris, Michel-Lévy frères, 1870, in-8°, xvi-211 pages. 14/ Paris, Calmann-Lévy, 1929, in-16, xvi-211 pages. Ainsi que plusieurs éditions illustrées.

Notes et Documents

Ernest Renan	109
Le Cercle Saint-Simon	116
Paul et Jules Cambon	118
Victor Cambon	124

Rédacteur : Dominique AMANN

Ernest Renan

Ernest Renan naquit à Tréguier (Côtes-d'Armor) le 27 février 1823 dans une famille de pêcheurs ayant acquis une certaine aisance : son père Philibert (1774-1828) était capitaine au long cours dans la marine marchande. Républicain convaincu, il épousa cependant Magdelaine Feger (1783-1868), fille de commerçants royalistes d'origine bordelaise établis à Lannion.

Le jeune Ernest, petit dernier de la fratrie, était âgé de cinq ans lorsque son père mourut. Le frère aîné Alain (1809-1883) ayant quitté Tréguier, c'est sa sœur Henriette (1811-1861) qui éleva le garçonnet.

Ernest entra au petit séminaire de Tréguier et y fit une scolarité secondaire brillante. Sur l'intervention de sa sœur, installée à Paris comme institutrice, il fut admis en 1838 au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet créé par l'abbé Félix Dupanloup : le catholicisme brillant et pseudo-scientifique qui y régnait ne satisfaisant pas sa foi austère, Ernest entra en 1840 au séminaire d'Issy-les-Moulineaux et y poursuivit ses études de philosophie. Il rejoignit ensuite le séminaire de Saint-Sulpice et y commença l'hébreu.

Mais, gagné par le doute scientifique et les certitudes de la physique et des sciences naturelles, il se détacha des croyances catholiques et quitta le séminaire le 6 octobre 1845. Il poursuivit ses recherches en philologie hébraïque en soumettant les textes à la critique scientifique et obtint en 1847 le prix de Volney pour son *Histoire générale des langues sémitiques*. Il fut reçu premier à l'agrégation de philosophie en septembre 1848.

Nommé chargé de mission, Renan séjourna en Italie pendant huit mois (1849-1850) puis en Angleterre (1851). Le 11 août 1852 il soutint deux thèses en vue du doctorat ès lettres : la première, écrite en français est consacrée au philosophe musulman Averroès et à son œuvre ; la deuxième, composée en latin, offre une étude des manuscrits syriaques du monastère Deir-al-Surian (désert de Nitrie) que le British Museum venait d'acquérir. Nouvelle mission archéologique au Liban et en Syrie en 1860-1861.

Sa voie était désormais bien tracée dans le domaine de la philologie orientale et il consacra la plus grande part de son œuvre aux religions. Dans sa *Vie de Jésus* (1863), il développa la thèse, très controversée par l'Église, que la vie du Christ devait être étudiée comme celle de tout être humain et que les textes sacrés devaient être soumis à la même critique littéraire que tout autre document profane.

Nommé professeur d'hébreu au Collège de France le 11 janvier 1862, il fut suspendu quatre jours après pour « injure à la foi chrétienne » : Renan était considéré comme un déserteur par les autorités ecclésiastiques fort dépitées ne n'avoir su retenir cet élève brillant et la religion officielle du Second Empire condamnait de façon impitoyable la moindre déviance. Le pape Pie IX le traita même de « blasphémateur européen » !

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1856), Renan fut ensuite maintenu aux oubliettes par le Second Empire qui prônait le catholicisme romain comme religion d'État. En revanche, la République sut l'honorer à la hauteur de ses mérites : professeur au Collège de France (1870), élu à l'Académie française le 13 juin 1878 au fauteuil n° 29 précédemment occupé par Claude Bernard et reçu le 3 avril 1879 par Alfred Mézières, grand officier de la Légion d'honneur (1888). Mais, jusqu'à sa mort, la haine farouche du parti religieux ne cessa de le poursuivre.

Sur sa tombe, l'inscription *Dilexi veritatem* « j'ai aimé la vérité » rappelle combien Renan chercha à combattre l'erreur et à faire progresser les connaissances humaines : sa religion, c'était la science. Il conserva toutefois de son enfance et de son adolescence pieuses une pensée élevée : « J'irai même jusqu'à nommer l'école philosophique à laquelle il appartient. En dépit de certaines propositions qui n'ont pas moins affligé ses amis véritables que réjouit ses ennemis, il est essentiellement spiritualiste par la noblesse de ses sentiments, par l'élévation de sa nature, par l'amour de tout ce qui honore l'humanité à ses propres yeux, de tout ce qui la détache de la terre et la sanctifie. Spiritualiste ! il l'est même avec excès dans certains moments, puisqu'il préfère à la charité active et féconde à la vie d'un saint Vincent de Paul, la sombre exaltation d'un mysticisme stérile.¹ »

Travailleur infatigable, il a laissé une œuvre importante dans plusieurs domaines : philologie sémitique, philosophie, religion, morale, politique, littérature, drames philosophiques, linguistique et archéologie :

De l'origine du langage, 1848.

Histoire de l'étude de la langue grecque dans l'Occident de l'Europe depuis la fin du V^e siècle jusqu'à celle du XIV^e, 1848, inédit.

De philosophia peripatetica, apud Syros, 1852.

Averroès et l'averroïsme, 1852.

« La poésie des races celtiques », *Revue des Deux Mondes*, 2^e série, tome 5, 1854, pages 473-506.

Histoire générale et systèmes comparés des langues sémitiques, 1855.

¹ *Journal des débats politiques et littéraires*, mardi 23 octobre 1860, « Variétés », page 3, colonne 4 ; article signé « Ad. Franck » [Adolphe Franck, 1810-1893].

Études d'histoire religieuse, 1857.
Le Livre de Job, 1858.
Essais de morale et de critique, Paris, Lévy, 1859.
Le cantique des cantiques, 1860.
Henriette Renan, souvenir pour ceux qui l'ont connue, 1862.
Histoire des origines du christianisme, sept volumes (1863-1883) : *Vie de Jésus* (1863), *Les Apôtres* (1866), *Saint Paul* (1869), *Les Évangiles et la seconde génération chrétienne* (1877), *L'Église chrétienne* (1879), *Marc-Aurèle ou la Fin du monde antique* (1882), *Index* (1883).
Mission de Phénicie, 1864-1874.
Histoire littéraire de la France au XIV^e siècle, 1865.
Questions contemporaines, 1868.
La Réforme intellectuelle et morale de la France, 1871.
 « Prière sur l'Acropole », *Revue des Deux Mondes*, 3^e période, tome 18, 1876, pages 481-507.
Dialogues et fragments philosophiques, 1876.
Mélanges d'histoire et de voyages, 1878.
Caliban, drame philosophique, 1878, suite de *La Tempête* de Shakespeare.
Conférences d'Angleterre, 1880.
L'Eau de jouvence, drame philosophique, 1881.
L'Ecclésiaste, 1881.
Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon, 1883.
Souvenirs d'enfance et de jeunesse, 1883.
Nouvelles études d'histoire religieuse, 1884.
Le bouddhisme, 1884.
Le Prêtre de Nemi, drame philosophique, 1885.
L'Abbesse de Jouarre, drame philosophique, 1886.
Dialogue des morts, drame philosophique, 1/ Comédie-Française le 28 février 1886.

Le Jour de l'an 1886, drame philosophique, 1886.
Histoire du peuple d'Israël, cinq volumes, 1887-1893.
Discours et conférences, 1887.
Examen de conscience philosophique, 1889.
L'Avenir de la science, pensées de 1848, 1890.
Feuilles détachées, 1892.
Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel, 1899.
Mélanges religieux et historiques, 1904.
Patrice, 1908.
Fragments intimes et romanesques, 1914.
Essai psychologique sur Jésus-Christ, 1921.
Voyages : Italie, Norvège, 1928.
Sur Corneille, Racine et Bossuet, 1928.
 Ainsi que plusieurs volumes de correspondance, cahiers de jeunesse, partiellement regroupés dans une *Correspondance générale* en quatre volumes (1836-1862).

Le 11 septembre 1856 Ernest Renan épousa Cornélie-Henriette Scheffer, fille du peintre Henry Scheffer (1798-1862) et nièce du peintre Ary Scheffer (1795-1858), professeur de dessin des enfants du duc d'Orléans. Leur demeure familiale, sise dans le quartier parisien alors très à la mode de la « Nouvelle Athènes » sur les premiers contreforts de la butte Montmartre, abrite aujourd'hui un musée de la Vie romantique.

Son fils Ary (1857-1900) fit une courte carrière d'artiste peintre dans l'école symboliste avant de mourir d'une maladie qui l'avait rendu bossu.

Sa fille Noémie (1862-1943) épousa le philologue Jean Psichari (1854-1929).

Les relations de Jean Aicard avec Ernest Renan sont mal connues car peu d'indices viennent les documenter. Notre

poète, dans la préface de son *Éternel Cantique*, déclare seulement : « M. Renan, que j'ai la joie d'admirer comme tout le monde et l'honneur de rencontrer quelquefois [...] ».

On sait que Renan était présent à la séance de l'Académie française le jeudi 15 novembre 1883 au cours de laquelle Jean Aicard lut son *Éloge de Lamartine* :

JEAN AICARD À L'ACADÉMIE ²

Hier après-midi, a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie Française. On savait qu'à cette séance M. Jean Aicard, qui a obtenu le premier prix de poésie, devait lire son œuvre : *L'Éloge de Lamartine*. Aussi l'affluence était-elle considérable ; tout le Paris littéraire et mondain s'était donné rendez-vous sous la coupole de l'Institut.

Ou remarquait en grand nombre des toilettes élégantes portées par de jeunes et charmantes femmes ; on se montrait M. Perrin et les sociétaires de la Comédie-Française qui répètent en ce moment une pièce de M. Jean Aicard, *Smilis* ; la colonie toulonnaise était au complet : citons, parmi les personnes connues, M. le général Pittié, poète lui-même, M^{me} Peyron, M. l'amiral Cloué, M. le Maire de Toulon, etc.

Parmi les académiciens présents se trouvait l'élite de cette Société : MM. Renan, Alexandre Dumas, Émile Augier, Pasteur, Henri Martin, Sully Prudhomme, Legouvé, etc.

L'ordre des lectures a appelé d'abord le rapport de M. Camille Doucet sur les concours de 1883. Le passage qu'il consacre à M. Jean Aicard est des plus élogieux et c'est sans réserves qu'il adresse au jeune poète les félicitations de l'Académie.

² *Le Petit Var*, 4^e année, n° 1145, samedi 17 novembre 1883, page 1, colonne 2.

Après lui, le poète, debout à la tribune, lit ses vers d'une voix sonore et vibrante. L'impression produite est profonde et va croissant à chaque strophe. Les applaudissements retentissent fréquemment et les Académiciens eux-mêmes en donnent le signal.

Preuve que leurs relations étaient cordiales, Jean Aicard soumit à Ernest Renan, quelques semaines plus tard, alors que Victor Hugo venait de mourir, une suggestion :

Paris 25 mai 1885 ³.

À monsieur Ernest Renan

Membre de la commission d'organisation des funérailles
de Victor Hugo

Monsieur

Un regret de Victor Hugo, à l'heure où tous les cœurs sont pleins de lui, n'est-il pas aussi fort qu'une volonté ? Son ode n'est-elle pas le testament de son génie et de son cœur ? Il a dit, dans les strophes à *l'arc de triomphe de l'Étoile* :

Je ne regrette rien, devant ton mur sublime,
Que Phidias absent *et mon père oublié* !

Ne vous semble-t-il pas que ce regret de poète troublera nos cœurs comme un reproche si nous donnons l'arc de l'étoile au fils bien-aimé sans avoir inscrit d'abord, sur les tables glorieuses, le nom du père ?

Les anciens n'y auraient pas manqué car autrement ils auraient craint de troubler les mânes du mort triomphant en

³ Brouillon autographe de lettre signé de Jean Aicard à Ernest Renan, 2 pages, lundi 25 mai 1885. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

choisissant pour le lieu de sa glorification la place même où, vivant, il avait eu une pieuse et douloureuse pensée filiale. Gravons dans le « mur sublime » la trace durable et touchante, la date de son triomphe.

C'est à vous que je crois devoir confier cette idée. Je la tiens pour sacrée ; elle vient de lui ; elle a traversé mon cœur, dans la chambre même du grand Mort. Elle vous touchera ; vous avez dit admirablement que Victor Hugo est une âme d'action qui rapproche les âmes, communique la vie et fait de la gloire.

87 rue notre dame des Champs

Jean Aicard

Jean Aicard et Ernest Renan se connaissaient donc et s'estimaient. Ils avaient des occasions de se croiser, par exemple au Cercle Saint-Simon ou à l'Alliance française. La partie de la bibliothèque de Jean Aicard encore conservée aux *Lauriers-Roses* contient plusieurs œuvres de Renan : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ; *L'Avenir de la science, pensées de 1848* ; *Caliban*, drame philosophique en cinq actes ; *L'Eau de jouvence*, drame philosophique en cinq actes ; *Ma Sœur Henriette* ; *Le Livre de Job* ; *Le Prêtre de Nemi*, drame en cinq actes ; *Vie de Jésus* ; *Jésus*.

Le Cercle Saint-Simon

La Société historique créée à Paris en 1881 pour regrouper des savants, écrivains ou professeurs, installa au 215 boulevard Saint-Germain ses bureaux, salons, salle de lecture et y fonda également le Cercle Saint-Simon : « Nous espérons que l'idée de faciliter les relations entre les hommes d'études, de leur fournir tous les moyens d'information scientifique, d'encourager la jeunesse au travail sérieux, provoquera la sympathie de

tous ceux qui s'intéressent au développement intellectuel de notre pays, et qu'en province comme à Paris nous recruterons de nombreux adhérents, heureux de s'unir à nos efforts, de former, en dehors de tout esprit de parti, une vaste association inspirée par l'amour de la science et de la patrie, et de contribuer à créer, comme siège central de la Société, un cercle hospitalier où ils trouveront tous des confrères et des amis⁴. »

Différentes activités furent décidées pour animer ce cercle et notamment des réunions mondaines, des soirées musicales et des conférences.

Jean Aicard, membre de ce cercle, y présenta son *Éternel Cantique* le 11 février 1885. Il y revint en mars 1887 pour une conférence sur son *Livre d'heures de l'amour*⁵.

Paul Cambon, premier président, Paul Bert, Pierre Foncin et Louis Liard furent à l'origine de cette institution. Ernest Renan et Jean Aicard en étaient membres. Renan y fit le 27 janvier 1883 une conférence restée célèbre : « Le Judaïsme comme race et comme religion ».

L'Alliance française⁶ fut fondée dans ce même local le 21 juillet 1883 par Paul Cambon pour diffuser la langue française

⁴ *Société historique et Cercle Saint-Simon, Bulletin*, première année, 1883, page 9.

⁵ Cette conférence fut annoncée et commentée par les principaux journaux de la Capitale : *Journal des débats politiques et littéraires*, samedi 12 mars 1887, page 3, colonne 2 ; *La République française*, 17^e année, n° 5574, dimanche 13 mars 1887, « Au jour le jour », page 2 colonne 6 et page 3 colonne 1 ; *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 72, lundi 14 mars 1887, « La journée parisienne », page 2, colonne 5 ; *Le Gaulois*, n° 1658, lundi 14 mars 1887, page 3, colonne 5.

⁶ Voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 11, 15 avril 2015, « Notes et Documents », pages 158-168.

dans notre empire colonial mais aussi à l'étranger : Ernest Renan et Jean Aicard en firent également partie.

Paul et Jules Cambon

Les frères Paul et Jules Cambon naquirent au foyer de Joseph-Marie-Hyppolite Cambon (1819-1850) et de son épouse Marie Virginie Larue (1821-1905). Modeste corroyeur né à Avallon (Yonne) le 31 juillet 1819, il vint tôt à Paris et s'y maria le 23 octobre 1841. Le couple eut deux fils qui firent de brillantes études secondaires puis des études supérieures de droit qui leur ouvrirent des carrières administratives de hauts fonctionnaires.

118

Paul Cambon

Pierre-Paul Cambon naquit à Paris (11^e) le 20 janvier 1843.

Après ses études de droit il devint secrétaire de Jules Ferry à la préfecture du département de la Seine. Il franchit progressivement les différents grades de la carrière préfectorale : secrétaire général de la préfecture des Alpes-Maritimes (1871), secrétaire général de la préfecture des Bouches-du-Rhône (1871), préfet de l'Aube (1872), du Doubs (1876) et du Nord (1877-1882).

Il entra ensuite dans le corps diplomatique.

Ministre résident de France en Tunisie du 28 février 1882 au 28 octobre 1886, il poursuivit la réforme des institutions judiciaires de la régence de Tunis par la création du tribunal français de Tunis (27 mars 1883) et la suppression progressive des tribunaux consulaires. Il réorganisa également les services

administratifs en créant une direction des Travaux publics (1882) et une direction de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1883). Il se préoccupa des finances de la régence et du remboursement de sa dette. Il créa la Chambre de commerce de Tunisie en 1885. Il mit enfin de l'ordre dans la gestion foncière : la loi du 1^{er} juillet 1885 prescrivit l'immatriculation foncière et clarifia l'état des possessions foncières. C'est au cours de ce séjour que Paul Cambon fonda, avec Pierre Foncin, le 21 juillet 1883, l'Alliance française⁷ que Jean Aicard soutint puissamment.

Quittant la Tunisie, il fut nommé ambassadeur de France à Madrid (1886-1891), puis à Constantinople (1891-1898) et enfin à Londres pendant vingt-deux ans (1898-1920).

En 1904 Paul Cambon et Léon Geoffroy posèrent les bases de la deuxième Entente cordiale. Théophile Delcassé, le ministre français des Affaires étrangères, les seconda puissamment : il fallait en effet surmonter les réticences françaises à un rapprochement avec l'Angleterre, surtout après la triste affaire de Fachoda (Soudan du Sud). La France et le Royaume-Uni signèrent le 8 avril 1904 un traité d'Entente cordiale : la défiance du début se transforma peu à peu en amitié. Le Royaume-Uni et la Russie signèrent un accord de même nature le 31 août 1907. Compte tenu de l'Alliance franco-russe déjà établie en janvier 1892, les trois pays formaient alors la Triple-Entente faisant contrepoids à la Triple Alliance entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie. Lors du voyage à Londres du président de la République française Raymond Poincaré en juin 1937 pour réaffirmer l'union des deux pays au sein de la Triple-Entente, l'écrivain britannique Rudyard Kipling (1865-1936)

119

⁷ Voir AMANN (Dominique), « L'Alliance française », *Aicardiana*, 2^e série, n° 11, 15 avril 2015, pages 158-165.

composa un long poème rappelant les anciennes rivalités et exaltant les bienfaits de l'entente retrouvée : heureusement surpris par le ton amical de ces vers, Fernand Gregh et Jean Aicard lui firent des réponses de poètes⁸. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, adressa ses remerciements au poète varois :

ALBERT GATE HOUSE, S.W.

le 30 juin 1913

Merci, cher monsieur Aicard, de vos beaux vers. Kipling est revenu de loin et sa conversion à l'entente avec la France est un fait des plus significatifs

Je suis très heureux que ses vers aient trouvé chez nous une belle et cordiale réponse.

Croyez, je vous prie, à mes bien affectueux sentiments.

Paul Cambon⁹

Parvenu à l'âge de la retraite, Paul Cambon revint à Paris. Il avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 25 avril 1891. Il était également membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de Madrid et grand-croix de la Légion d'honneur par décret du 11 juillet 1903 rendu sur le rapport du ministre des Affaires étrangères.

⁸ Pour ces joutes littéraires, voir AMANN (Dominique), « Échanges poétiques : Rudyard Kipling, Fernand Gregh et Jean Aicard », *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 5-34 ; ainsi que GARCIA (Gérard), « Kipling francophone », *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 35-39.

⁹ Lettre autographe signée de Paul Cambon à Jean Aicard, 1 page, écrite le 30 juin 1913 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, n° 1230.

Jean Aicard rencontrait Paul Cambon aussi bien au Cercle Saint-Simon qu'à l'Alliance française.

De son mariage, célébré à Meaux le 7 janvier 1875, avec Anna-Hélène-Victoire Guépratte, née à Saumur le 25 janvier 1851 et décédée en 1898, Paul Cambon eut un fils, Henri (1876-1953), qui fut ministre plénipotentiaire. Paul mourut à Paris (8^e) le 28 mai 1924, en son domicile du boulevard Haussmann.

Il a publié :

Correspondance, 1870-1924, 7/ Paris, Bernard, 1940-1946, trois volumes in-8°, 461-368-453 pages ; avec un commentaire et des notes par Henri Cambon. Comprend : Vol. 1, 1870-1898. L'établissement de la République, le protectorat tunisien, la régence en Espagne, la Turquie d'Abd ul Hamid ; Vol. 2, 1898-1911. La tension franco-anglaise, l'Entente cordiale, les querelles allemandes, le coup d'Agadir ; Vol. 3, 1912-1924. Les Guerres balkaniques, la Grande guerre, l'organisation de la paix.

Les Conditions du travail en Espagne, rapport adressé au ministre des Affaires étrangères, Paris, Berger-Levrault, 1890, in-8°, 78 pages.

Lettres de Paul Cambon au président de la République Félix Faure, 1895-1899 : opinions de Paul Cambon sur le rôle, en politique étrangère, de quelques ministres et des divers présidents de la République, Paris, Auguste Pedone, Collection « Bibliothèque internationale et diplomatique », [1955], in-8°, 19 pages ; propos recueillis par Louis Le Gall.

Ainsi que des discours et rapports.

Jules Cambon

Jules-Martin Cambon, né à Paris (11^e) le 5 avril 1841, s'y maria dans le neuvième arrondissement le 12 novembre 1879 avec

Eugénie-Marie-Thérèse Lafosse (1854-1880). Il mourut à Vevey le 19 septembre 1935.

Licencié en droit, il s'établit d'abord comme avocat.

À la fin de l'Empire, il s'engagea dans une courte carrière militaire : sous-lieutenant (10 août 1870), lieutenant (25 octobre 1870), capitaine (20 novembre 1870) dans la garde nationale mobile de Seine-et-Marne, il fit la campagne contre l'Allemagne en participant au siège de Paris.

Il entra ensuite dans la carrière administrative : attaché au cabinet du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1^{er} mai 1871) et auditeur au Conseil d'État (20 juin 1871), chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique (19 mai 1873), sous-chef de bureau à la direction générale des affaires civiles et financières de l'Algérie (Gouvernement général) (20 septembre 1875), chef de bureau au même service (10 juillet 1876).

Versé dans l'infanterie de l'armée territoriale (5 mars 1877), il fut affecté le 13 mars 1877 comme officier d'ordonnance du général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie. Placé hors-cadres le 1^{er} juillet 1878.

Il poursuivit alors sa carrière d'administrateur : préfet de Constantine (13 juin 1878 au 19 février 1879), secrétaire général de la préfecture de Police de Paris (19 février 1879), préfet du Nord (28 février 1882), préfet du Rhône (8 janvier 1887), gouverneur général de l'Algérie (1891), ambassadeur à Washington (1897), à Madrid (1902) puis à Berlin (1907-1914). Il fit tous ses efforts pour normaliser les relations franco-allemandes et parvint à éviter la guerre en 1911 au moment de la crise d'Agadir.

À la fin de la Grande Guerre, il participa à l'élaboration du traité de paix et devint secrétaire général du ministère des Affaires étrangères (1915-1920).

Diplomate habile, il rendit de très grands services et fut élu à l'Académie française le 16 mai 1918 au fauteuil n° 40 précédemment occupé par Francis Charmes : c'est Alexandre Ribot qui le reçut le 20 novembre 1919.

Président du Cercle de l'Union interalliée (1929-1935). Officier d'académie (31 décembre 1872), officier de l'Instruction publique (10 juillet 1898). Grand croix de la Légion d'honneur par décret du 13 juillet 1908 rendu sur le rapport du ministre des Affaires étrangères.

Il a publié :

Exposé de la situation générale de l'Algérie, deux volumes, 1895-1897.

Le Gouvernement général de l'Algérie (1891-1897), Paris, Édouard Champion ; Alger, J. Carbonel, 1918, in-8°, xxiv-448 pages.

Le Diplomate, Paris, Hachette éditeur, 1926, in-16, 124 pages. Ainsi que des discours, lettres et documents divers.

Au début de l'année 1918, il s'était déclaré candidat à l'Académie française et accomplissait donc les formalités d'usage en s'adressant notamment à tous les académiciens en poste. Jean Aicard, sans lui apporter formellement sa voix, lui manifesta toutefois un grand intérêt :

Union Française

le 15 mars 1918

Mon cher Jules Cambon,

Moi non plus je ne vous ai jamais oublié ; je vous ai suivi du regard mais que pouvait dire le poète à l'ambassadeur ? Vous voici maintenant au seuil de l'Académie. Le diplomate me comprends si je lui dis que les engagements qu'on publie à l'avance ont parfois des inconvénients si graves et dont on a tout à souffrir que j'ai pris la résolution de ne pas annoncer mes préférences.

Ce qui ne peut m'empêcher de vous dire que vous êtes de ceux dont le succès me réjouira et comme bon Français — et comme vieux camarade.

Je vous serre affectueusement la main

Jean Aicard¹⁰

Victor Cambon

Les archives municipales de Toulon possèdent une lettre de Victor Cambon, un ingénieur sans lien de parenté avec Paul et Jules Cambon.

Originaire de Sumène, dans le Gard, Antoine Cambon (1792-1875) passa toute sa vie dans ce gros bourg où il était fabricant de bas et dont il fut le maire de 1848 à 1871.

Parmi ses sept enfants, Galdéric Cambon (1815-1898) s'installa à Lyon et s'y maria. Il fit carrière comme bonnetier.

Son fils aîné, Victor Cambon, naquit à Lyon le 27 mars 1852. Excellent élève, il entra à l'École centrale des arts et manufactures (Centrale Paris) et en sortit ingénieur. Il épousa à Lyon le 27 décembre 1876 Marie-Louise Roche (1855-1942) dont il eut trois enfants.

Il s'intéressa d'abord aux problèmes agricoles : engrais, vins, alimentation animale.

À partir de 1900, il se fit connaître comme économiste, spécialiste notamment de l'Allemagne et publia *Les Procédés de l'industrie allemande* (1908), *L'Allemagne au travail* (1909),

¹⁰ Lettre autographe signée de Jean Aicard à Jules Cambon, 2 pages, écrite le 15 mars 1918 ; document acquis par Dominique Amann et destiné au Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon.

Les Derniers Progrès de l'Allemagne (1914)¹¹, *L'Allemagne nouvelle* (1923).

Il mourut à Paris (10^e) le 22 mars 1927, hospitalisé à la clinique Dubois. Sa mort fut signalée par de nombreux périodiques, notamment :

MORT DE VICTOR CAMBON¹²

Un économiste plein d'expérience, un excellent ingénieur et un excellent Français, très soucieux de l'avenir de notre grand pays, Victor Cambon, est mort hier à la suite d'une courte maladie.

Désireux de s'informer, il avait parcouru presque toutes les parties du monde, et spécialement nos colonies. Il avait étudié partout le développement économique. Et celui de l'Allemagne lui paraissait si menaçant pour la paix du monde qu'il l'avait maintes fois dénoncé dans ses livres, les revues et dans ce journal même.

Nous l'avons connu ici, ardent, averti et patriote clairvoyant, répandant par la plume et par la parole les idées utiles à son pays. Nous savions son parfait désintéressement, sa grande courtoisie ; nous sommes d'autant plus peignés de sa disparition. C.-M. S.

Il a laissé de nombreux ouvrages concernant l'agriculture, l'Allemagne et les États-Unis.

¹¹ CAMBON (Victor), *Les derniers progrès de l'Allemagne*, 2/ Paris, Roger, collection « Les Pays modernes », 1914, in-8°, XII-276 pages, 21 photographies hors-texte, plan et carte ; 9/ Paris, Roger, collection « Les Pays modernes », 1916, in-8°, XII-276 pages.

¹² *L'Écho de Paris*, 44^e année, n° 16455, mercredi 23 mars 1927, page 2, colonne 3.

Sa fille Claire, née à Lyon le 2 mars 1885, y épousa le 27 mars 1905 Pierre Chalandon (1879-1964). Le couple eut quatre enfants dont Albin Chalandon (1920-2020) qui fit une belle carrière comme inspecteur des Finances, haut fonctionnaire, député et ministre du général de Gaulle, de Georges Pompidou et de Jacques Chirac.

Le 15 février 1915, Victor Cambon fit parvenir à Jean Aicard, qui lui répondit, une lettre concernant l'actualité et la guerre :

CLUB
COMMERCIAL ET INDUSTRIEL
DE FRANCE
à Monsieur Jean Aicard de l'Académie française

Monsieur

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; cependant comme j'ai lu dans l'*Information* votre article sur l'intervention armée des Japonais en Europe, je me permets de vous écrire à ce sujet.

J'arrive d'Angleterre où notre ambassadeur¹³ m'a expressément prié de faire mes efforts pour éliminer de l'opinion française l'idée de cette intervention, qui a contre elle plusieurs raisons d'ordres divers, mais *irréductibles*.

Les unes se peuvent publier, je les ai données dans le *Lyon républicain* du 27 janvier. Les autres ne sauraient s'écrire ailleurs que dans une lettre privée. Les voici :

¹³ Lettre autographe signée de Victor Cambon à Jean Aicard, 2 pages, 15 février 1915 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1231.

¹⁴ NDLR. — En cette année 1915, l'ambassadeur de France à Londres était Paul Cambon.

L'Angleterre ne peut admettre l'intervention japonaise 1° parce qu'il est inopportun d'appeler la race jaune en Europe ; 2° parce qu'elle se ravalerait vis-à-vis des Hindous en appelant à son secours des asiatiques contre des blancs ; parce que les Australiens et les Canadiens seraient plus que mécontents de combattre côte à côte avec les Japonais, leurs rivaux d'outre-mer ; 4° enfin parce que le transport de 4 ou 5 cent mille Japonais avec leurs équipages militaires désamènerait le commerce maritime mondial dont il forcerait de réquisitionner une partie importante des navires.

Pour toutes ces raisons la Grande-Bretagne n'acceptera pas ce concours et comme, d'autre part, elle seule serait à même d'assurer le transport d'une telle armée, il est superflu de l'envisager.

J'ai cru de mon devoir, Monsieur, étant donné l'autorité de votre signature dans un journal aussi légitimement apprécié que l'*Information*, de vous adresser, avec toute déférence, ces remarques.

D'autre part, sans vouloir déprécier le livre de Chéradame¹⁵, sur l'Allemagne, que j'ai en particulière estime, je me permets de vous informer que j'ai eu la cruelle occasion d'annoncer en termes bien plus décisifs que lui la guerre actuelle, au printemps de 1914.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de ma haute considération,

V. Cambon, ingénieur
Auteur du *Dernier progrès de l'Allemagne*
Février 1914

¹⁵ NDLR. — CHÉRADAME (André, 1871-1948), *La Guerre européenne et la paix que voudrait l'Allemagne*, Paris, Marc Imhaus et René Chapelot éditeurs, 1915, in-16, 116 pages, cartes.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre émérite de l'académie du Var.